

**LES AMIS
DE FLAUBERT**

BULLETIN N° 12



LES AMIS DE FLAUBERT

SOMMAIRE

- | | |
|--|----------------------------|
| I. — La Première Education Sentimentale .. | Miss J. D. Barron |
| II. — Autour de Salammbô | M ^{me} George Day |
| III. — Les Variantes de Madame Bovary permettraient-elles d'identifier les lieux et les personnages ? | Gaston Bosquet |
| IV. — Autour de Madame Bovary | Jacqueline Féroré |
| V. — A Bagneux (Marne), j'ai rencontré la descendante des Flaubert, « Vétérinaire Champenois » | J. Mazeraud |
| VI. — Sur un cahier de Flaubert, collégien, 1837-1838 | Pierre Lambert |
| VII. — De quelques Manuscrits de Gustave Flaubert | Maurice Haloche |
| VIII. — Exposition Madame Bovary à la Bibliothèque Nationale | Madeleine Cottin |
| IX. — Correspondance de Gustave Flaubert.
Lettre inédite de Gustave Flaubert.
Lettre de Gustave Flaubert à M ^{me} Lepic, datation. | |
| X. — Autour du Centenaire de Madame Bovary. | |
| XI. — Flaubert à Paris. — Exposition Homais à la Salpêtrière. —
Exposition Bovary à la Bibliothèque Nationale. | |
| XII. — Autour de Flaubert et de son Œuvre.
Le Comité Bovary. — Flaubert le Mystique. — Don Amoros, héros flaubertien. — Delphine Delamare s'est-elle suicidée ? — L'Exposition Homais. — L'Elève Flaubert à | |

Rouen. — Hemingway et Flaubert. — Les Familles Maupassant et Flaubert. — Lettre de Gustave Flaubert à Louise Colet. — Les modèles d'Emma Bovary. — Quand Maupassant, Mirbeau, Flaubert, Tourgueneff jouaient la comédie. — Flaubert à Jérusalem.

XIII. — Echos et Nouvelles.

Madame Bovary en Hongrie. — Flaubert et la Légion d'Honneur. — La Bibliothèque Flaubert à Croisset.

XIV. — Questions et Réponses.

La tombe de M^{me} Delamare à Ry. — George Sand à Saint-Valery. — Deux portraits de George Sand envoyés à Flaubert. — Les inondations de Septembre-Octobre 1866. — Le mariage de M^{lle} Leroy, fille du Préfet. — Un Procès à la Cour d'Appel de Rouen. — Les « Revenus Modestes » de Flaubert et de sa famille. — « Faustine » et « la Conjuraison d'Amboise » (de L. Bouilhet) ont-elles été représentées à Rouen ?

XV. — Journaux et Revues qui veulent bien parler de notre Société.

XVI. — La Vie de notre Société.

François Peaucelle. — Cérémonie Verharen. — Cérémonie Flaubert.

Nominations. — Flaubert au Conseil Municipal de Rouen. — Autour des tombes Flaubert-Roquigny.

XVII. — Comptes Rendus critiques et Littéraires.

Madame Bovary a cent ans. — Les véritables origines de Madame Bovary (René Herval). — Conseils à une femme de lettres (Guy de Maupassant). — Madame Bovary (Introduction par M. Pognon). — Au Pays de Madame Bovary (Géraud Venzac). — Lettres Flaubert et Bouilhet à Jean Clogenson (L. Letellier). — Flaubert et Huysmans au Château de Barbe-Bleue (P. Lambert). — Madame Bovary aux Abruzzes (G. Gennari).

XVIII. — Bibliographie.

LA PREMIÈRE ÉDUCATION SENTIMENTALE DE FLAUBERT

Extrait d'une thèse anglaise de Ph. D., sur l'œuvre entière de Flaubert, présentée à l'université de Londres, en octobre 1956, par D^r J.-D. Barron, Assistant Lecturer, Department of French, King's College, University of London, et ayant pour titre : **Gustave Flaubert in quest of the absolute.**

I

Flaubert a commencé la première *Education Sentimentale* à Paris, en février 1843. Il était, à ce moment-là, étudiant en droit et allait bientôt se présenter aux examens de 2^e année.

En fait, nous n'entendons plus parler du roman jusqu'au mois de mai 1844. Mais alors, ce n'est plus un jeune étudiant révolté, fumant 30 pipes par jour et usant avec excès du café noir, que nous avons devant nous, c'est un malade à qui toute carrière normale est désormais interdite.

La « maladie de nerfs » de Flaubert est chose trop connue pour que nous y insistions. Quelle que fut son origine, on sait que Flaubert faillit y perdre, sinon la vie, du moins la raison ; depuis sa première « grande crise », en janvier 1844, jusque vers l'automne de cette même année, il eut à lutter contre des hallucinations épouvantables dont il devait souffrir, avec moins de fréquence, pendant plusieurs années. Si nous mentionnons cette maladie, c'est parce qu'il nous semble impossible de saisir pleinement la portée de la première *Education Sentimentale* sans en tenir compte. Ce roman est à la fois expression du drame que Flaubert venait de vivre et effort pour se rendre compte à lui-même de sa situation nouvelle. Sa maladie marque une coupure dans sa vie : coupure heureuse, puisqu'elle l'oblige à abandonner les études de droit — « Ma maladie aura toujours eu l'avantage qu'on me laisse m'occuper comme je l'entends, ce qui est un grand point dans la vie » (1). Mais il ne s'agit pas seulement d'une coupure pour ainsi dire extérieure. Cette période dans la vie de Flaubert marque le début d'une transformation intérieure, psychologique, dont il s'est bien rendu compte lui-même. « J'ai eu deux existences bien distinctes », a-t-il affirmé peut-être avec quelque exagération, « des événements extérieurs ont été le symbole de la fin de la première et de la naissance de la seconde : tout cela est mathématique. Ma vie active, passionnée, émue, pleine de soubresauts et de sensations multiples, a fini à 22 ans (2). A cette époque, j'ai fait de grands progrès d'un coup et autre chose est venu » (3).

(1) Corr. 1.159, janvier 1845, à Emmanuel Vasse.

(2) Flaubert eut 22 ans en décembre 1843. Sa première attaque nerveuse eut lieu à peu près un mois plus tard, en janvier 1844.

(3) Corr. 1.277, 27 août 1846, à Louise Colet.

C'est à cette lumière — et à cette lumière seulement — que nous pouvons comprendre toute la signification de l'*Education Sentimentale*.

**

Rappelons que le roman s'ouvre sur la description d'un bachelier ès-lettres plutôt démoralisé, récemment installé dans la capitale pour étudier le droit ; ses premières expériences et ses premières impressions sont nettement celles de l'auteur lui-même qui, quelques mois auparavant, avait été lui aussi un « nouveau ».

La première intention de Flaubert avait été de faire un roman sur ce seul personnage, Henry. Mais au bout de quelques pages, nous en voyons apparaître un second, Jules, ami moins heureux resté en province. Dans une lettre à Louise Colet, quelques années plus tard, Flaubert explique que « la nécessité d'un repoussoir » lui avait donné tout d'abord cette idée. Nous avons cependant quelques raisons de douter que Jules ait été mis là simplement par souci esthétique de contraste. Car Jules incarne, de façon bien significative, tous les traits de caractère de Flaubert qu'il ne pouvait exprimer dans le portrait de l'étudiant en droit, Henry. A la lecture, nous nous rendons bien vite compte qu'Henry représente Flaubert tel qu'il voudrait être, plutôt que Flaubert tel qu'il est. Nous le voyons devenir peu à peu un Parisien expérimenté, le héros d'aventures sentimentales dont l'objet et la récompense est une seconde Elisa Schlésinger (c'est précisément à cette époque que Flaubert avait repris contact avec les Schlésinger à Paris), et nous comprenons qu'il y a là de la part de Flaubert un effort, peut-être inconscient, pour se convaincre que tout n'est pas perdu, parce qu'on a embrassé une carrière juridique et renoncé à ses aspirations littéraires. Ajoutons cependant que jusqu'au moment de repasser ses examens de 1^{re} année, Henry semble oublier l'existence de la Faculté de Droit. Il s'agit nettement d'un bonheur malgré la carrière juridique, non à cause d'elle.

Jules, d'autre part, avec ses rêves d'Art et d'Amour, ses illusions et son idéal, son éternelle insatisfaction et son désespoir mortel, représente le garçon que Flaubert essaie d'oublier.

Mais il n'est pas facile de se défaire du vieux homme, moins encore de revêtir le nouveau ; et voilà la vraie raison pour laquelle Flaubert, en décrivant ses deux personnages, passe de façon déconcertante de la sympathie à l'ironie, de l'approbation à la critique. Cependant, au fur et à mesure que l'histoire avance, il semble que la première attitude de l'écrivain vis-à-vis de ses héros se modifie de plus en plus et que, même avant sa maladie, l'intérêt porté par Flaubert à l'étudiant en droit ait commencé à décroître, presque malgré lui.

Lorsque, convalescent, il reprend le roman, il n'y a évidemment plus besoin de défendre Henry, ni même de lui faire une place ; il disparaît donc pendant plusieurs chapitres. C'est Jules, le jeune artiste, au seuil de sa carrière, qui joue maintenant le premier rôle, et l'intérêt de Flaubert se porte presque exclusivement sur les problèmes psychologiques, intellectuels et esthétiques qu'il affronte dans la vie réelle. Nulle part, le processus de cette réadaptation qui s'était imposée à lui à cette époque n'est décrit avec plus de précision que dans ces derniers chapitres, dont on peut dire qu'ils exposent une « Weltanschauung » toute nouvelle chez le jeune Flaubert.

Si, maintenant, nous regardons de plus près l'histoire de Jules et d'Henry, nous allons les voir s'opposer l'un à l'autre, non seulement par leurs situations, mais aussi dans leur conduite et leur personnalité, qui se révèlent bientôt fort différentes.

Nous voyons Jules seulement à travers les lettres qu'il écrit à son ami. La première aurait très bien pu se trouver dans la correspondance de Flaubert adolescent. Elle évoque les projets d'avenir que les deux amis avaient autrefois formés ensemble, leur rêve de s'occuper exclusivement « d'art, d'histoire, de littérature », les ambitions de Jules d'écrire des pièces qui remporteraient un succès éclatant. Mais l'étudiant en droit, installé à Paris, Flaubert-Henry, accueille ces réminiscences avec le mépris qu'elles méritent : « Henry était encore dans son lit quand il lut cette lettre ; les illusions qu'elle retraçait lui parurent si vieilles, qu'elles ne le touchèrent point, et les misères dont son ami se lamentait si puériles, qu'il ne le plaignit pas ».

A-t-il réellement changé à ce point ? Est-ce là, comme il semblerait, le désaveu définitif des ambitions littéraires qu'il tourne en dérision et traite de « maladie de Province » ? La réponse est donnée quelques pages plus bas dans une volte-face caractéristique de cette partie du roman. Avec toute l'ardeur de ses remords, Flaubert défend le passé qu'il vient juste de tourner en dérision. « Non » — écrit Jules à Henry — « il me semble que l'univers n'a jamais été pour d'autres aussi vaste et aussi sonore que pour nous deux. Nous cautions de tout, nous aimions tout... Pourquoi l'homme de 20 ans se rallierait-il de celui de 15, comme, plus tard, celui-ci sera nié à son tour et bafoué par l'homme de 40 ? A chaque âge de la vie, pourquoi maudire son passé ? Pourquoi le méconnaître et l'outrager ? A quoi bon rougir de nos anciennes amours ? »

Mais il nous faut arriver au vrai sujet du récit : comme le titre le suggère, c'est surtout à travers leurs aventures sentimentales que les deux jeunes gens nous sont décrits. Voici qu'Henry tombe follement amoureux de la femme de son professeur, M^{me} Renaud. Sa sombre beauté méridionale et son air de maturité la font beaucoup ressembler à Maria des *Mémoires d'un Fou*, qui n'est autre, nous le savons, qu'Elisa Schlésinger. Au moment de venir faire ses études à Paris, Flaubert avait renoué avec le ménage Schlésinger qu'il voyait régulièrement. Il est clair que l'héroïne des premières pages du roman est une évocation d'Elisa... non pas tant comme elle était, mais comme Flaubert aurait souhaité la trouver. Nous aurons l'occasion, plus loin, de revenir sur cette question.

Jules aussi tombe amoureux. Sa prochaine lettre raconte l'arrivée d'une troupe d'acteurs, parmi lesquels figure, dans l'inévitable rôle d'Adèle Hervey, Lucinde, beauté pâle et éthérée. Qui plus est, « on va jouer mon drame, mon Chevalier de Calatrava ».

Flaubert, en la personne d'Henry, pouvait se permettre d'être au-dessus d'ambitions littéraires qui n'étaient que de vagues rêves (bien que non sans remords, comme nous l'avons vu). Mais tolérer que son étudiant en droit manifeste une complète indifférence à ce moment-là serait impardonnable. Henry donc « ne demanda pas mieux que de participer à toutes les joies exposées dans la lettre de son ami. Comme il était jeune et encore facile à l'émotion, je dois avouer qu'il les comprit et qu'il s'associa à son enthousiasme »...

Mais le Chevalier de Calatrava reste dans la poche de son auteur, malgré les visites assidues de ce dernier à Bernardi, le chef de la troupe. Jules médite sur l'humiliation d'être obligé à tant de flatteries, « lui si fier et si noble ! ». Flaubert ne peut encore s'empêcher d'être ironique aux dépens du jeune auteur, mais c'est tout de même avec une sympathie non déguisée qu'il décrit la résistance de Jules au feu roulant des préjugés familiaux.

Le dramaturge en herbe n'est pas plus heureux dans ses aventures sentimentales, car s'il adore Lucinde, c'est de loin. L'a-t-il réellement aimée, se demande Flaubert, ou bien n'était-ce pas plutôt une de ces passions imaginaires et idéalisées comme on connaît seulement la jeunesse ? Après tout, Jules n'était encore qu'un adolescent « aimant à aimer, voulant rêver de beaux rêves, facile à l'enthousiasme, admirant ce qu'on admire et plus encore... Nature nerveuse et féminine, son cœur se déchirait à tout, s'accrochait à tout... Sa vie, jusqu'à présent, avait été une vie plate et uniforme, resserrée dans des limites précises, et il se croyait né pour quelque large existence, toute remplie d'aventure et de hasards imprévus »...

C'est là une analyse remarquablement pénétrante du propre tempérament d'adolescent de Flaubert, et elle se termine par un passage plus significatif encore : « Ce qui le rendait à plaindre », remarque l'auteur, « c'est qu'il ne savait pas bien distinguer ce qui est de ce qui devrait être ; il souffrait toujours de quelque chose qui lui manquait, il attendait sans cesse je ne sais quoi qui n'arrivait jamais ».

Voici le fond du problème tel que Flaubert commence à le voir. Pour être heureux, il faut savoir composer avec la réalité : voilà le secret du bonheur et du succès. Henry, qui représente l'auteur tel qu'il voudrait, montre une souplesse admirable. Au bout d'une semaine à Paris, il a compris qu'il n'y a pas de place dans le monde qui l'entoure pour les illusions de son adolescence. Quand il retourne dans sa province pour les vacances de Pâques, le changement est déjà visible. Il est « plus au fait de la vie » ; s'il a encore ses rêves d'avenir, ils sont moins précis que ceux de Jules, si bien qu'il a moins de chance d'être déçu. Bien qu'il ait renoncé à des ambitions artistiques irréalisables, il garde un vague intérêt pour la littérature, mais il a lu les revues et se trouve ainsi « moins passionné pour les grands poètes et plus indifférent pour les mauvais ». Jules, le jeune provincial, remarque tout cela avec un étonnement peiné et quelque ressentiment, ce qui pourrait suggérer que Flaubert lui-même n'est pas sans inquiétude. L'adaptation désirée peut ressembler beaucoup à une trahison. Bien que — pour justifier sa propre situation — Flaubert doive faire de son étudiant en droit un héros, Henry est déjà condamné, car il est entré dans la voie des compromis sur laquelle il rejoindra une foule d'autres personnages... les bourgeois (4).

Jules, par contre, est totalement incapable de s'adapter. Il ne se réconcilie pas avec la vie telle qu'elle se présente à lui ; « exagéré... entêté... absurde », il cherche l'évasion par le rêve. Mais parce que c'est un personnage dans lequel l'auteur a peint toutes ses faiblesses (et ce qu'il n'ose pas encore reconnaître comme le germe de sa grandeur), il représente bien plus qu'Henry le vrai Flaubert de cette époque et le Flaubert à qui l'on prête cette remarque dans les années ultérieures : « Madame Bovary, c'est moi ». Jules, en effet, est la première de ces victimes d'un bonheur illusoire, le premier de ces personnages comme Madame Bovary, Salammbô, Frédéric, dont chacun « souffrait toujours

(4) Signalons ici le parallèle entre Henry et cet autre étudiant en droit, Léon Dupuis, (Madame Bovary). Quand ce dernier décide de rompre avec Emma (d'ailleurs, il allait devenir premier clerc : c'était le moment d'être sérieux). Flaubert ajoute cette réflexion significative... « tout bourgeois, dans l'échauffement de sa jeunesse, ne fut-ce qu'un jour, une minute, s'est cru capable d'immenses passions, de hautes entreprises. Le plus médiocre libertin a rêvé des sultanes ; chaque notaire porte en soi les débris d'un poète ». (Madame Bovary, p. 400-401).

de quelque chose qui lui manquait... attendait sans cesse je ne sais quoi qui n'arrivait jamais ». Le *Bovarysme* existait bien avant Madame Bovary.

Jetons un instant un coup d'œil sur la seconde partie du roman ; nous y verrons un Jules transformé : le raté, qui s'était bercé d'illusions, devient un idéaliste héroïque, « continu avec lui-même et suivant une ligne droite... en désaccord avec le monde et avec son cœur », une préfiguration de ces autres personnages dont la route fut toute droite et qui sacrifièrent tout au service de « quelque chose de plus élevé que le bonheur » (5) — Saint Antoine, Saint Julien, Madame Arnoux, Félicité, sans oublier Flaubert lui-même.

Les trois modèles qui seront à la base de tous les caractères de Flaubert à l'avenir sont ainsi contenus dans ce premier roman écrit par un jeune homme d'un peu plus de 20 ans. Henry, c'est le bourgeois méprisé ; Jules, l'amoureux de Lucinde, c'est le raté, la victime d'un idéal illusoire ; Jules, l'artiste, l'idéaliste, c'est le héros.

**

Revenons maintenant aux derniers chapitres écrits avant la coupure provoquée par la maladie de l'auteur. Nous nous attendons inévitablement à voir la fortune d'Henry prendre son essor, tandis que le bonheur de Jules ne dure pas plus qu'un rêve. Quand Bernardi et sa troupe partent précipitamment, ne laissant à leur jeune et crédule ami que leurs notes à payer, ses rêves sont brisés d'un coup et son désespoir est complet. Il avait fait de Lucinde une idole, il l'avait mise au-dessus de « toute la matérialité de la vie... au septième ciel, sur des nuages à franges d'or » ; il avait centré sur elle tous ses espoirs et tous ses projets. Et qu'est-elle maintenant ? « Le souvenir d'une illusion, le regret d'un rêve... Je n'ai plus ni espérance, ni projet, ni force, ni volonté... » (6).

Le désespoir de Jules, comme celui de Flaubert, s'étend jusqu'à son art ; de même que Flaubert, sous le pseudonyme de Jasmin, avait condamné Smarh, Jules, dans une lettre à Henry, condamne son drame.

...« J'ai relu mon drame et j'ai eu pitié de l'homme qui l'avait fait ; cela est faux et niais, nul et emphatique, qu'imporote l'art, après tout ? ».

Et il continue jusqu'à ces lignes qui sont l'écho d'un cri familier :

« La vie est bonne pour ceux qui ont une passion à satisfaire, un but à atteindre, mais moi, quelle passion veux-tu que j'aie ? ...Quel but puis-je viser ?... Tout cela est une absurdité horrible »...

Pas pour Henry ; « plus dans le vrai et moins soumis au *subjectif* », il a accepté Madame Renaud (maintenant plus familièrement Madame Emilie) comme elle est, avec toutes ses lubies, tous ses caprices, avec ses amis, sa famille, et il n'a pas été déçu. Elle est devenue sa maîtresse. Deux chapitres consacrés au bonheur des amants nous mènent jusqu'à la fin du chapitre XIX — au point où le roman fut abandonné pour un temps, laissant Jules à son désespoir, Henry et Madame Emilie à leur mutuelle félicité.

(5) Corr. IV., 57, 12-13 avril 1854, à Louise Colet.

(6) Sans aucun doute, Flaubert se souvient ici du moment où, des années auparavant, les Schlésinger, avaient quitté Trouville et de la fin des vacances d'été. Certes, leur départ n'avait été ni précipité, ni clandestin, et Lucinde est en aucune manière une évocation d'Elisa. Mais Jules l'adorait comme Flaubert adorait Mme Schlésinger et le ton de ce passage fait beaucoup penser aux derniers chapitres des *Mémoires du Fou*.

Même si la maladie de Flaubert n'était pas venue déplacer l'intérêt du roman qui passe maintenant de l'étudiant au futur artiste, on peut penser que le rôle prédominant serait revenu à Jules, avec qui l'auteur a eu tendance, dès le début, à s'identifier, dans une mesure de plus en plus évidente. L'attitude de Flaubert envers Henry, devenu l'amant heureux de Madame Emilie, est de ce point de vue intéressante. En un sens, il méprise leur bonheur et affirme que cela ne pourra pas durer. Le bonheur n'est pas fait pour durer, parce qu'il n'est jamais à la mesure des aspirations de l'homme. Cependant, Flaubert participe au triomphe sentimental de son étudiant en droit tout autant qu'il partagea le bonheur de Jules quand celui-ci s'attendait à un succès théâtral.

Une conversation qui a lieu à la fin du chapitre XX, juste avant que le roman ne s'interrompe, nous aide peut-être à pénétrer la véritable attitude de Flaubert. Henry revient un soir à la maison en compagnie de Morel, cynique endurci. Henry parle :

« Non... non, vous ne savez pas ce que c'est que d'être aimé par une femme qu'on aime ; quand vous aurez passé par là, vous saurez alors ce qu'on entend par le mot bonheur. Je ne vous parle pas des voluptés matérielles, celles-ci ne sont rien, mais cette intimité complète — cette ardente sympathie, qui vous remplit le cœur et vous grandit si bien qu'on n'a plus ni haine, ni désir ».

— « Il est vrai que je n'ai jamais connu cela », dit Morel...

Et il lui serra la main, hésitant à le quitter.

— « Adieu, heureux homme ! »

— « Vous m'appelez heureux ? »

— « Oui », reprit l'homme mûr au jeune homme. « Tenez, je vous envie, je voudrais être à votre place ; adieu », ajouta-t-il tristement, « adieu ».

N'est-ce pas Flaubert ici que parle par la bouche de Morel ?

Encore une fois, Henry joue le rôle que Flaubert voudrait jouer. Au moment où il écrivait ceci, il était, comme nous l'avons vu, en bons termes avec Maurice Schlésinger et il avait mainte occasion de voir sa femme. Si elle ne s'était pas rendu compte de ses sentiments cinq ou six ans auparavant, à Trouville, elle pouvait difficilement les ignorer maintenant. Il est même probable que Flaubert avoua ouvertement son amour. La seconde *Education Sentimentale* donnerait à croire qu'il en fut ainsi.

Nous ne pouvons savoir les termes exacts de sa réponse, mais tout suggère qu'elle lui fit nettement comprendre l'impossibilité d'autre chose qu'une amitié platonique (7). Peut-être l'explication a-t-elle déjà

(7) La nature précise des relations entre Flaubert et Elisa Schlésinger et ses différentes étapes ont été traitées de façon exhaustive par les deux pénétrantes études de M. Gérard Gailly. Nous occuper ici plus longuement de cette question serait une digression injustifiée. Cependant nous pouvons faire remarquer que, malgré les infatigables recherches de l'auteur sus-mentionné, deux faits seulement peuvent être maintenus en toute certitude. Premièrement, que Mme Schlésinger connaissait l'amour de Flaubert et lui accorda pour le moins sa sympathie (cela est prouvé à l'évidence par l'*Education Sentimentale* (1869) qui est largement autobiographique et par le ton de la correspondance ultérieure, particulièrement des lettres écrites après la mort de Maurice). Deuxièmement, il semble clair qu'aucune union intime ait jamais existé entre eux ; cette conclusion se base sur le fait que ni dans les 13 volumes de la *Correspondance* de Flaubert, ni dans les correspondances,

eu lieu au moment où Flaubert écrit ces lignes et où il fait dire à Morel : « Je voudrais être à votre place » — être l'amant heureux. Quoi qu'il en soit, ne semble-t-il pas que Flaubert commence à être las de se nourrir d'illusions ? Il sent bien qu'il ne partagera jamais le sort d'Henry.

II

Le roman, tel que nous l'avons vu jusqu'ici, est simplement un effort, souvent conscient, du jeune Flaubert, pour se rendre compte à lui-même de ce qu'il est, encore plus de ce qu'il doit être, de ce qu'il peut être. Comme tout adolescent (et il est encore adolescent malgré ses 22 ans), il va vers une nouvelle compréhension de lui-même, vers une attitude « moins soumise au subjectif », pour emprunter ses propres termes. Mais voici maintenant que grâce à la maladie, ce qui n'a été jusqu'alors que l'évolution normale de l'adolescent, devient une transformation vitale nécessaire. Flaubert avait peint en Jules ses défauts, avec ironie et quelquefois avec mépris. Maintenant, il ne s'agit plus seulement de voir et de reconnaître ses faiblesses ; il s'agit de lutter contre elles et de les vaincre ; il ne guérira qu'à cette condition.

Au lieu de chercher à s'évader de la réalité, il faut qu'il s'y accroche avec toute la force de sa volonté et de sa raison. Au lieu de chercher par tous les moyens à stimuler son imagination qui se déchaine dans un tourbillon d'images, il doit apprendre à la contrôler. Et au lieu d'exciter et d'exaspérer ses sens, il doit se maîtriser, pour ne plus être torturé par des murmures de voix et des frôlements de mains, quand il sait que personne n'est là.

Nous savons que grâce à un prodigieux effort de volonté et à une persévérance infatigable, il remporta la victoire. Il contraignit sa raison à prendre le dessus, refusant de regarder sa souffrance autrement qu'avec objectivité, aussi froidement que l'homme de science observe les progrès de ses tests et de ses expériences. Il ne traitait pas seulement ses hallucinations de cette manière, mais ses moindres réactions, attentif à maîtriser ses impressions pour ne pas être maîtrisé par elles. Il cherchait aussi à accéder à une vue des choses plus générale, plus vaste, à élargir ses intérêts, à étendre le champ de ses études, à ne plus vivre en lui-même, selon ses propres paroles.

Aussi, lorsque Flaubert se remet à son roman, il y intègre tout cet effort pour dépasser une perspective étroitement individualiste et toute subjective. L'éducation sentimentale de Jules, en son achèvement, va se modeler sur celle même de l'auteur.

Mais il ne s'agit pas simplement d'une éducation sentimentale. Jules, devenu homme, va s'identifier complètement avec Jules l'artiste : tous ses progrès et toutes ses découvertes ne prendront leur sens qu'en fonction de son éducation esthétique. Comme l'a dit Philip Spencer, Flaubert cherchera désormais « à faire l'unité de sa personnalité par l'art (8), et le système qu'il développera à la longue sera si étroitement lié à sa doctrine esthétique, qu'il est impossible de discuter l'un sans

journaux, écrits de nombreux amis et contemporains on trouve la moindre allusion à des rapports de ce genre. Entre ces deux faits virtuellement établis, il n'y a place que pour des conjectures. Il est, par exemple, impossible de savoir dans quelle mesure le flirt d'Henry avec M^{me} Emilie est basé sur des faits. Probablement, étant donné « l'évidence » de la seconde *Education Sentimentale*, il ne correspond que de loin à la situation réelle.

(8) Flaubert : *A Biography*. Ch. IV, p. 64.

se référer à l'autre. Comment en serait-il autrement dès lors que toute sa conception des choses est fondée sur la conviction que l'Art représente pour lui le seul moyen d'atteindre à « la conscience de la vérité » ?

Mais tout ceci ne se fera que peu à peu.

Pour l'instant, Jules reste un spectateur de la vie, incapable de trouver un remède à sa situation ni même de réfléchir sur elle. Sa solitude est complète : « Ce drame, tout psychologique » dont il est la victime », suit son cours sans que personne ne s'en doute ni le remarque. Il y a là une transposition évidente de la situation actuelle de Flaubert : c'est du malade de Croisset qu'il s'agit, et non de Jules. Effectivement, Flaubert va jusqu'à nous le présenter comme un convalescent, « privé de plaisirs bruyants » et qui abandonne tout espoir de faire une carrière normale !

A cette époque, Jules cherche à compenser la monotonie et la solitude de son existence par des rêves de gloire et de luxe, et il est intéressant de voir à quel point ses ambitions font écho à plusieurs passages de la *Correspondance*. Car Flaubert a fait et continuera de faire ces mêmes rêves, non seulement dans ses lettres, mais à travers les visions de bonheur d'Emma et de Frédéric, dans les splendeurs et magnificences de Salammbô et surtout dans la *Tentation*. « L'excès m'a toujours attiré, quel qu'il soit », écrivait-il à Louise Colet (9). Mais échapper à la solitude et à la monotonie de son existence quotidienne, n'est pas son but premier ; ce qu'il cherche avant tout, c'est à tromper en lui le sentiment aigu de l'insuffisance de la vie. Ainsi s'explique cette apparente contradiction de sa nature dont il avait pleine conscience et qui nous frappe dans les lettres de cette époque : il allie à un mépris plein d'horreur pour le bourgeois avide d'argent un désir insatiable de richesses. « J'ai des besoins désordonnés qui me rendent pauvre avec plus d'argent qu'il m'en faut pour vivre », écrivait-il, « et je prévois une vieillesse qui finira à l'hôpital... car alliant le désir d'or avec le mépris du gain, c'est une impasse où le petit bonhomme étouffe dans un étai. Enfin, n'importe. Personne ne me comprend là-dessus : inutile dès lors d'en ouvrir la bouche » (10). Il cherchait de l'argent non pour s'enorgueillir de le posséder, mais pour pouvoir satisfaire ce qu'il appelait ses besoins imaginaires (« les pires de tous... j'ai voulu m'en corriger, impossible ») et pour réaliser concrètement ce qui n'était alors que des rêves de beauté et de splendeur. « Oui, j'aurais voulu être riche parce que j'aurais fait de belles choses », continue une autre lettre : « J'aurais fait de l'art pratique ». — Les philanthropes sont contents s'ils ont donné des souliers aux va-nu-pieds et de la soupe aux affamés. « J'aurais fait mieux, j'aurais procuré le plaisir à ceux qui sont tristes et prodigué le superflu à ceux qui ont le nécessaire. Axiome : le superflu est le premier des besoins » (11). Le superflu est le premier des besoins. Cette affirmation exprime très profondément le vide et la tristesse de la vie, telle que Flaubert la voyait, et l'intensité de son aspiration vers quelque chose de plus riche, de plus beau, de plus noble.

Quand Jules est las de rêver « d'un palais à péristyle de marbre », de « fruits inconnus » et de « feuillages tout étranges », Flaubert nous dit de lui qu'il se tourne vers la femme, « demandant à cet autre rêve le bonheur qu'il cherchait ». Il s'agit — et c'est bien caractéristique —

(9) Corr. I. 367, 10 octobre 1846.

(10) Corr. 401, 6 novembre 1846, à Louise Colet.

(11) Corr. I. 326, 20 septembre 1846.

d'une beauté idéale et éternelle, « intacte et pure comme le jour qu'elle sortit des mains de Dieu... un type absolu ». Mais nulle part il ne trouve autre chose qu'une ressemblance fugitive avec la perfection dont il rêvait.

Peut-être Flaubert pense-t-il à Elisa Schlésinger, qu'aucune autre femme ne pouvait remplacer pour lui. Mais surtout il se laisse aller de nouveau à ces rêves d'amour passionné par lesquels il avait jusqu'à présent cherché à se procurer les plaisirs et les satisfactions que l'expérience de l'amour dans la vie réelle ne lui avait jamais accordés. Comme tous ses autres désirs non satisfaits, celui-ci est transposé en termes littéraires et trouve plus tard son expression dans l'atmosphère orgiaque et sensuelle du roman flaubertien.

**

Jusqu'ici, cependant, la vie de Jules n'offre rien de bien nouveau. Mais brusquement et sans transition apparente, Flaubert abandonne la description de ces rêves effrénés et nous expose une conception de la vie et de son rôle toute nouvelle chez le jeune provincial. Nous voyons Jules abandonner les folles envolées de l'imagination, ses rêves fantastiques, et méditer longuement sur la réalité extérieure, fixant son attention sur les perspectives infinies de l'histoire et de la nature. Il voudrait « jouir du monde entier comme d'une harmonie complète... ». « La masse d'amour que le ciel lui avait donné, il ne le jeta pas sur un être ou sur une chose, mais il l'éparpilla tout alentour de lui, en rayons sympathiques... communiant avec le monde... Il se retirait petit à petit du concret, du limité, du fini, pour demeurer dans l'abstrait, dans l'éternel, dans le beau ».

Cet élargissement progressif de ses sympathies et de ses intérêts l'amène à voir sa propre existence comme une partie d'un tout infiniment plus grand. Il écarte peu à peu ses illusions d'autrefois, ses rêves « de la femme éthérée » ou d'une croyance « qui désaltérât son âme » ; « il se scrutait sans pitié, se disséquait comme un cadavre ». Ainsi, finalement, « n'aimant guère sa patrie, il comprit l'humanité ; n'étant ni chrétien, ni philosophe, il eut de la sympathie pour toutes les religions ; n'admirant plus la Tour de Nesle et ayant désappris la rhétorique, il sentait toutes les littératures ».

Il est clair que par cette vision plutôt idéaliste de la métamorphose de Jules, Flaubert cherche à introduire dans son récit la description des différentes étapes de sa propre réadaptation intellectuelle et sentimentale. Les points de comparaison sont nombreux : Jules refuse tout ce qui pourrait stimuler son imagination ou exciter sa sensibilité ; il observe, analyse, classe chacune de ses réactions et, par ailleurs, il cherche à s'absorber dans un plan d'études qui l'écarte autant que possible de ses préoccupations et expériences personnelles. Mais ce qui doit par dessus tout retenir notre attention, c'est la conception de la réalité sur laquelle cette nouvelle ligne de conduite se fonde. Les efforts de Jules pour comprendre la réalité comme une unité parfaite et dernière, pour contempler la nature avec « une intelligence aimante », représentent les premiers tâtonnements de Flaubert vers une forme de panthéisme intellectuel qui jouera plus tard un rôle important dans sa pensée et dans son œuvre et qui présente déjà des affinités avec le système spinoziste.

La Correspondance ultérieure montre que Flaubert connaît bien l'Ethique, mais on ne peut savoir s'il l'avait lue à ce moment là, bien que ce soit très probable. Il était certainement familiarisé au moins

avec les grandes lignes du système spinoziste, par ses nombreuses et interminables discussions avec son grand ami Alfred de Poittevin pour qui Spinoza était le plus grand des philosophes.

Un résumé, même très succinct de cette philosophie, qui recherche, comme Spinoza le dit lui-même, « quelque chose dont la découverte et l'acquisition me donneraient pour l'éternité la jouissance d'une joie suprême et continue » (12), montre bien quel attrait elle avait pu exercer sur Flaubert et aussi ses ressemblances avec les idées exposées ici et plus loin dans l'*Education Sentimentale*.

Pour Spinoza, la réalité est la manifestation sous diverses formes de la Substance, de l'Etre, de Dieu, en qui la pensée et l'étendue, l'esprit et la matière, ne sont que deux aspects de la même essence. Et puisque l'homme est une partie constituante de cette réalité, il trouvera l'accomplissement et la paix dans une participation à l'infinité et à la perfection du tout, participation aussi totale que cela est permis à un être fini et imparfait. C'est pourquoi il ne doit pas vivre comme un monde dans un autre monde, ne connaissant des choses que ce qu'en voit de façon imparfaite et inadéquate son individualité restreinte et limitée, mais il doit parvenir à saisir par intuition leur unité et leur harmonie essentielles, dans lesquelles il n'y a plus ni bien, ni mal, ni beauté, ni laideur, telles que nous les comprenons, mais où tout apparaît comme une manifestation de la Substance, une, éternelle et nécessaire.

Ainsi « Le sage... ne connaît guère le trouble intérieur, mais ayant, par une certaine nécessité éternelle, conscience de lui-même, de Dieu et des choses, ne cesse jamais d'être et possède le vrai contentement » (13).

A un moment où par une évolution normale et plus encore par la force des circonstances, Flaubert cherche à dépasser une attitude trop égocentrique, Spinoza lui enseigne la nécessité de sortir de son univers personnel aux perspectives trop étroites et même fausses pour accéder à une vue des choses plus large et plus vraie. Maintenant qu'il cherche avec Jules à voir la réalité comme une harmonie complète, le système spinoziste lui présente un univers essentiellement un, doté de cette transcendance, de cet absolu qu'il avait cherché jusqu'ici, mais en vain, en dehors de la réalité.

Il semble donc certain que Flaubert, même s'il n'est pas un Spinoziste convaincu, a subi l'influence de Spinoza. Mais si l'évolution de Jules porte les traces manifestes de cette influence, la suite du roman nous montrera que Flaubert trouve le fondement de sa conception de la vie, non pas chez les philosophes, mais dans la conviction intime que l'art seul peut donner un sens à sa vie.

III

L'histoire de Jules s'interrompt pendant quatre chapitres pour permettre au lecteur de suivre les aventures d'Henry et de M^{me} Emilie de l'auté côté de l'Atlantique. Quant au chapitre 26, nous retrouvons notre artiste, nous le voyons aux prises avec le problème, non de l'univers, mais de sa propre vie. Bien qu'il commence à discerner dans la réalité un ordre, une harmonie, ses réflexions sur sa propre existence ne lui montrent qu'une confusion... un monde dont on ne pouvait comprendre

(12) de *Emendatione Intellectu* — I.

(13) *Ethique* — V — Prop. XLII — scolie.

le secret, l'unité... » Dans quel but tant de faux départs, d'humiliations et de déceptions ? Même s'il accepte le présent comme « la somme de tous ces antécédents », ce vers quoi l'a conduit, cette série d'échecs incohérents en apparence et qui se montrent maintenant sous leur vrai jour comme des étapes nécessaires, il reste insatisfait, car ce n'est là qu'une solution partielle. Il voudrait trouver ce par quoi tout s'explique : le passé, le présent, l'avenir même. « N'y a-t-il pas au monde, demande-t-il, une manière quelconque d'arriver à la conscience de la vérité ? »

Et voici la réponse dès la phrase suivante, conviction intuitive plus que raisonnée, certitude qu'il a toujours portée au fond de lui-même : « Si l'art était pour lui ce moyen, il devait le prendre ». Toute son expérience antérieure prend alors un sens : « Aurait-il eu cette idée de l'art, le l'art pur, sans les douleurs préparatoires qu'il avait subies, et s'il eut été engagé encore dans tous les liens du fini ?... Donc tout ce qu'il avait senti, éprouvé, souffert, était peut-être venu pour des fins ignorées, dans un but fixe et constant, inaperçu, mais réel ».

Dans ces conditions, tous les aspects de la vie qu'il avait jadis trouvés laids et misérables pourraient avoir peut-être leur beauté et leur harmonie particulières :

« En les synthétisant et en les ramenant à des principes absolus, il aperçut une symétrie miraculeuse rien que dans le retour périodique des mêmes idées devant les mêmes choses, des mêmes sensations devant les mêmes faits ; la nature se prêtait à ce concert et le monde entier lui apparut reproduisant l'infini et reflétant la face de Dieu... »

Il est difficile d'arriver à une interprétation précise de ces lignes. Quels sont, par exemple, ces « principes absolus » auxquels Jules rapporte les idées et les sensations qu'il observe chez l'homme ? Il n'est pas sûr que Flaubert lui-même eût pu les expliquer. Peut-être se souvient-il de la troisième partie de l'*Ethique*, où Spinoza essaie de prouver avec une précision géométrique comment la même combinaison de circonstances produit inévitablement « par les lois et les règles universelles de la nature », les mêmes réactions affectives. Mais ce qui importe, c'est que le héros de Flaubert soit arrivé, d'une façon ou d'une autre, à la conviction que l'univers n'est pas une combinaison fortuite et incompréhensible de phénomènes, mais une harmonie parfaitement ordonnée qui reflète la perfection de Dieu. Et si, continue Jules, l'univers est un reflet de l'infini ou de Dieu, c'est l'art qui relie à l'Idéal dont elles émanent toutes les formes et toutes les lignes, les rythmes et les sons, c'est l'art qui élève notre esprit et lui permet de connaître et de reconnaître l'intelligence infinie reflétée dans la réalité, cette Beauté au-dessus de toutes les beautés :

« L'art dessinait toutes ces lignes, chantait tous ces sons, sculptait toutes ces formes, en saisissait leurs proportions respectives, et par des voies inconnues les amenait à cette beauté plus belle que la beauté même, puisqu'elle remonte à l'idéal d'où celle-ci était dérivée et qui produit en nous l'admiration, qui est la prière de l'intelligence devant la manifestation éclatante de l'intelligence infinie... »

Il est évident que cette conception du rôle essentiel de l'art dans la vie humaine n'a aucun rapport avec le système de Spinoza. Il s'agirait plutôt ici, s'il faut parler d'influence, des cours du philosophe éclectique Cousin « sur le fondement des idées absolues du Vrai, du Beau et du

Bien » (14). On sait que Cousin affirme l'existence d'une beauté idéale, qui se distingue essentiellement de la beauté naturelle et esthétique et qui est au-dessus d'elle. « Le beau... est... une des formes de l'infini qui nous est révélée à propos de visible, mais qui est elle-même invisible ». La fonction de l'art est de traduire cette beauté invisible en termes visibles et de rapprocher ainsi l'homme de l'infini et de l'absolu. « Si vous cherchez à réaliser ce beau idéal, vous faites de l'art », affirme Cousin, et quand, d'autre part, « vous voyez que les formes, si pures qu'elles soient, altèrent la beauté, vous vous élevez à l'idée absolue, vous touchez presque à Dieu même ».

Jules a, sans aucun doute, une conception analogue de la beauté idéale et de la fonction de l'art (15). Mais il est difficile de dire dans quelle mesure la formulation de sa propre théorie esthétique a été vraiment influencée par les idées de Cousin et dans quelle mesure il a simplement trouvé chez celui-ci des idées semblables aux siennes. D'ailleurs, l'esthétique de Cousin avait été exposée et discutée par de nombreux écrivains.

Quoi qu'il en soit, il est clair que Jules essaie de combiner deux philosophies très différentes. L'art n'a pas de place dans l'Éthique et l'absolu de Spinoza est immanent, tandis que Cousin a une conception néo-platonicienne de la Beauté, absolu transcendant. Mais Flaubert n'avait pas une pensée systématique et il est inutile de chercher dans les réflexions précédentes une suite logique et cohérente. Ce qui l'attire chez Spinoza, c'est le sens d'un ordre universel et cette libération de l'individu de ses vues trop restreintes. C'est Cousin, il trouve la formulation d'un principe qui avait toujours été sien : « L'art nous approche de l'infini dont il nous manifeste une des formes ».

Au fond, une seule chose compte pour Flaubert : l'art ; l'art, qui est sa mission et sa vocation, comme il le dira plus tard de Jules. Il n'est pas obligé de se le cacher à lui-même ni de le cacher aux autres ; son vrai problème maintenant, c'est de se préparer psychologiquement et intellectuellement à sa tâche, c'est d'acquiescer la vision des choses et la discipline de travail d'un véritable artiste.

**

Maintenant sa route semble sans obstacle. Mais voici que survient un incident, qui a été interprété de façons diverses et que, vu sa longueur, on ne peut écarter comme dénué de signification.

Quel que soit son sens exact, il semble être un dernier obstacle à franchir, une menace, représentée de façon symbolique par ce chien boiteux, qui s'obstine à suivre Jules quand il rentre chez lui, après s'être livré aux réflexions dont nous venons de parler. Jules tente sans succès de le chasser ; puis, comme il ne peut ni l'ignorer ni l'éviter, il essaie finalement, sous le coup de la colère et de l'exaspération, de le tuer. Mais l'animal disparaît. Arrivé dans sa chambre, Jules a conscience d'être encore hanté par la peur de cette bête, puisqu'il continue de craindre sa réapparition ; il s'oblige à redescendre pour voir si elle est là. Il l'a trouvée couchée sur le seuil. « Ce fut son dernier jour de pathétique », conclut l'auteur ; « depuis, il se corrigea de ses peurs

(14) Cours publiés en 1836.

(15) Un an plus tard, dans la Correspondance de 1846, Flaubert cite les Cours de 1818 et dit son accord fondamental avec l'esthétique qui y est exposé. Corr. I. 307. 13 septembre 1846 à Louise Colet.

superstitieuses et ne s'effraya pas de rencontrer des chiens galeux dans la campagne ».

Selon l'interprétation assez curieuse de M. A. Coleman (16), le triomphe final de Jules sur cette bête étrange (qui disparaît ensuite de l'histoire) représente le triomphe de Flaubert sur son goût du fantastique ou, tout au moins, son refus de lui accorder un rôle prépondérant. Mais quelques pages plus loin, Flaubert démontre la nécessité du fantastique pour exprimer des aspirations qu'on ne peut exprimer en termes ordinaires. M. L.-P. Shanks (17) interprète l'incident de façon plus vraisemblable en affirmant « qu'on ne peut pas échapper à son passé... même s'il est aussi détestable qu'un chien galeux ». L'accepter, lui faire face, c'est le seul moyen d'aller de l'avant.

Peut-être l'hypothèse la plus convaincante est-elle celle qu'examine brièvement M. Seillière : il voit dans cette créature redoutable et répugnante, qui reparait sans cesse, le symbole de la maladie nerveuse de Flaubert. Jules fait d'abord de vains efforts pour échapper à la bête et se débat comme dans un cauchemar ; puis il essaie de la comprendre, de découvrir un sens à ses aboiements continuels, furieux et pourtant plaintifs. « Il usait... toutes les forces de son esprit à tâcher de la comprendre et il implorait au hasard une puissance inattendue, qui puisse le mettre en rapport avec les secrets révélés par cette voix... » Tout cela sans aucun résultat ; finalement, revenu dans sa chambre, « il se mit à réfléchir sur ce qui venait de lui arriver, sur les émotions qu'il avait eues, et il essaya, dans son souvenir, de les scruter jusqu'au fond pour en avoir la cause et la raison... » Voici qui rappelle de très près la description donnée par Flaubert lui-même, dans la *Correspondance*, de ses efforts pour dissiper et dominer ses hallucinations « en les étudiant scientifiquement, c'est-à-dire en tâchant de m'en rendre compte » (18). Et c'est seulement lorsqu'il s'oblige enfin à faire face au monstre, que celui-ci n'a plus le pouvoir de le troubler. La lettre déjà citée continue : « Je tâchais, par l'imagination, de me donner facticement ces horribles souffrances : j'ai joué avec la démence et le fantastique, comme Mithridate avec les poisons... j'ai vaincu le mal à force de l'étreindre corps à corps ».

Est-ce à dire que Flaubert écartait toute possibilité d'attaques nerveuses à l'avenir ou que Jules éviterait d'autres rencontres avec le chien ? — Non, certes. Mais les attaques — comme la bête — n'eurent plus de pouvoir sur leur victime et elles disparurent peu à peu. Le dernier obstacle était donc surmonté.

**

Nous voici arrivés au dernier chapitre, à ce qu'on peut appeler l'apothéose de Jules. Il n'est pas toujours aisé d'établir un parallèle étroit entre les progrès du héros et ceux de l'auteur. Mais l'expérience de Jules indique toujours le sens dans lequel Flaubert avance. Ces pages contiennent, en effet, une esquisse remarquablement complète de sa doctrine littéraire, et le critique A. Colling exagère à peine en disant que le premier roman de Flaubert contient « toute sa vie littéraire déjà conçue et projetée » (19).

Le jeune artiste s'est formulé à lui-même une nouvelle conception

(16) Flaubert's Literary Development, 1915.

(17) Flaubert's Youth, 1927.

(18) Corr. 4. 180. 18 mai 1857 à M^{lle} Leroyer de Chantepie.

(19) A. Colling, *Gustave Flaubert*, Paris, 1947, p. 83.

de l'univers et de l'existence. Maintenant, il lui faut passer, pour ainsi dire, de la théorie à la pratique.

Il commence par un plan d'études où il renonce une fois pour toutes à « cette façon toute subjective » de regarder la littérature, l'histoire, la nature, l'existence elle-même.

En littérature, il cherche à étudier des œuvres qui expriment des conceptions de la vie et de l'art quelquefois assez différentes des siennes. Il se rend compte ainsi que toute « ars poetica », toutes les théories esthétiques ne représentent que l'attitude d'une civilisation donnée à une époque donnée. Vouloir en faire un absolu, c'est vouloir emprisonner la beauté transcendante, « régler ce qui est la règle suprême..., peser l'infini ». Chose plus importante, il est amené à observer l'interpénétration étroite de l'idée et de l'expression, « fusion divine où l'esprit, s'assimilant la matière, la rend éternelle comme lui-même ». C'est là, bien qu'à peine esquissé, un principe fondamental de la doctrine esthétique de Flaubert.

L'étude de l'histoire et de la nature amène Jules à comprendre que tout conflit, tout manque d'harmonie apparent, disparaît dans un contexte suffisamment vaste, « sub specie æternitatis ». C'est à l'artiste, à l'écrivain surtout, de savoir exprimer cela, de savoir synthétiser et reproduire en une vision objective, générale, toute l'immense diversité de la réalité.

Il est impossible de rendre, par quelques citations éparses, l'enthousiasme lyrique de ces dernières pages, où Flaubert décrit la plénitude inimaginable de la vie intérieure de l'artiste. Jules « se pénètre de la couleur, s'assimile à la substance, corporifie l'esprit, spiritualise la matière « au point qu'« il perçoit ce qu'on ne sent pas, il éprouve ce qu'on ne peut pas dire, il raconte ce qu'on exprime pas ». Il y a là un parallèle évident avec le héros de *Novembre* qui, par une intuition mystique de la nature, avait atteint, momentanément, la connaissance et la compréhension totales de la vie. Plus tard, dans les trois versions de la *Tentation*, nous entendrons l'ermite Antoine exprimer par son cri : « Etre la nature », ce même désir, ce même besoin de s'identifier complètement à la réalité pour atteindre à la plénitude de la connaissance.

Mais il n'est pas suffisant que Jules ait atteint cette connaissance intuitive de la réalité. Il doit, en tant qu'artiste, la traduire et l'éterniser dans l'œuvre d'art. Il doit se discipliner de plus en plus, se rendre de plus en plus réceptif, afin que rien en lui ne fasse obstacle à l'accomplissement de sa tâche. « Arrêtant l'émotion qui le troublerait, il sait faire naître en lui la sensibilité qui doit créer quelque chose ; l'existence lui fournit l'accidentel, il rend l'immuable ; ce que la vie lui offre, il le donne à l'art ; tout vient vers lui et tout en ressort, flux du monde, reflux de lui-même ».

Sa vie intérieure est toute de joie et d'exaltation, mais sa vie extérieure, elle, est monotone, austère et même triste ; il se trouve dans une solitude absolue. Car de deux choses l'une : « ou l'homme s'absorbe dans la société, en prend les idées et les passions et disparaît alors dans la couleur commune ; ou bien il se replie sur lui-même... il vit seul, rêve seul, souffre seul, personne ne s'associe à sa joie... » Les deux styles de vie que Flaubert dépeint et oppose ainsi sont évidemment ceux de Jules et d'Henry ; et Henry réapparaît en effet vers la fin du dernier chapitre. Mais Flaubert n'a visiblement plus aucune sympathie pour l'ancien étudiant en droit.

Henry est en France depuis quelque temps. La fuite en Amérique avec M^{me} Emilie n'a pas donné aux amants le bonheur dont ils avaient

révé. Henry s'est peu à peu rendu compte que son amour n'avait déjà plus rien de la passion ardente des premiers jours. Cependant, il n'a pas pris la chose au tragique ; il a essayé de s'y résigner et de se réadapter à cette situation nouvelle : au bout de quelques mois, il est revenu en France, s'est réconcilié avec sa famille et a rendu discrètement M^{me} Emilie à son époux légitime. Le voilà maintenant « fort instruit et fort expérimenté... On voyait qu'il avait vu le monde, car il se conformait à ses convenances ». Nous apprenons comment il a achevé son éducation sentimentale et intellectuelle. A force de manœuvres, il a été le héros de beaucoup de liaisons qui lui ont permis de faire son chemin dans la société. Il a travaillé une ou deux questions savantes, « afin de s'y montrer profond », et a acquis toutes sortes de notions utiles sur plusieurs matières. Mais le vrai secret de son bonheur, car il se croit heureux, c'est qu'il « n'avait pas de grands espoirs, de sorte qu'il n'éprouvait jamais de grandes déceptions ; il ne voyait rien qui ne fut à sa portée..., ce qui est incompréhensible ; il n'y pensait pas, ce qui est insurmontable ; il ne faisait pas d'effort pour l'atteindre ». Bref, il avait su s'adapter et se limiter. Nous le quittons sur le point de contracter « un riche, un puissant, un superbe mariage ». Sa fiancée est fille de ministre ; « avant quatre ou cinq ans, il sera député ; une fois député, où s'arrêtera-t-il ? » Il est proche parent des Dambreuse et Martinon de la seconde *Education Sentimentale*.

La première étape de l'éducation sentimentale de Jules et d'Henry avait été l'idéalisation d'une femme, chacun pensant trouver en elle le bonheur complet. Tous deux ont connu la désillusion ; Henry s'y est résigné ; mais Jules, en renonçant à faire de l'amour un idéal, n'a pas renoncé à chercher ailleurs un moyen de se donner complètement. Quand nous le quittons, c'est un jeune homme pauvre et solitaire, indifférent à l'opinion et n'ayant qu'un seul but : donner à ses idées une forme parfaite. Il a trouvé enfin ce « je ne sais quoi qui n'arrivait jamais », il est devenu un grand artiste, « dont la patience ne se lasse pas et dont la conviction à l'idéal n'a plus d'intermittences ».

Il est évident que Flaubert ne s'imagine pas être déjà « le grave et grand artiste » qu'il dépeint dans son héros, bien qu'il tende de toutes ses forces vers cet idéal. Il est intéressant de se demander à quel point Flaubert trouve dans l'art « sa mission et sa vocation », l'épanouissement et la paix dont jouit son héros, Jules. Ici encore, Jules semble représenter une vision plutôt idéalisée de la réalité. L'art, tel que Flaubert le conçoit, peut-il, en effet, combler totalement les aspirations de l'homme ? L'œuvre d'art est un lien entre le fini et l'infini, elle doit, par la vision qu'elle nous offre du réel, élever notre esprit vers un idéal invisible et inaccessible. Mais elle n'est pas cet idéal, cet absolu. Les plus grands artistes, dit Jules, sont ceux « chez lesquels l'infini s'est miré comme le ciel dans la mer ». Emporté par l'enthousiasme, Flaubert semble croire par instants que l'art est capable de satisfaire toutes les aspirations de Jules. Mais, en réalité, il sait, et avec tristesse, que cela ne suffit pas. Si Jules, en effet, perçoit l'imperceptible, fait l'expérience de l'exprimable, « boit à ces torrents sans nom qui emportent l'idée au-delà d'elle-même », c'est grâce à une intuition mystérieuse, mystique en quelque sorte, et non grâce à son patient labeur d'écrivain. L'art, malgré sa promesse de le conduire à la vérité, ne satisfait pas son besoin de comprendre ni son désir d'absolu.

Cela apparaît nettement dans le passage bien significatif où Jules essaie de s'expliquer la fonction du fantastique dans l'art. Si, comme il a fait effort pour s'en persuader, la réalité est à l'image d'une harmonie

parfaite et ordonnée « reproduisant l'infini et reflétant la face de Dieu », pourquoi l'homme cherche-t-il à créer tant de formes irréelles et chimériques qui ne sont que des inventions de son imagination ? Pourquoi la diversité offerte par la réalité lui paraît-elle insuffisante ?... Or, dit Jules, « il faut accepter... ce surnaturel », toutes ces fictions, parce qu'elles signifient un effort pour exprimer quelque chose d'inexprimable, le désir ardent de quelque chose en dehors et au-delà de la réalité, que rien dans la réalité ne peut traduire. « N'arrive-t-il pas, à certains moments de la vie de l'humanité et de l'individu, d' inexplicables élans qui se traduisent par des formes étranges ? Alors le langage ordinaire ne suffit plus ; ni le marbre ni les mots ne peuvent contenir ces pensées qui ne se disent pas, assouvir ces étranges appétits qui ne se rassasient point : on a besoin de tout ce qui n'est pas, de tout ce qui est devenu inutile ; tantôt, c'est par amour de la vie, pour la doubler dans le présent, l'éterniser au-delà d'elle-même ; tantôt, c'est par convoitise de l'infini... Notre nature nous gêne, on y étouffe, on veut en sortir, et notre âme, qui l'a comblée, en fait craquer les parois comme une foule mal à l'aide dans une enceinte trop étroite ; on se rue à plaisir dans l'effréné, dans le monstrueux... »

Voilà des lignes qui montrent clairement combien est fondamental chez Flaubert le sentiment de l'insuffisance de la vie et qui expliquent mieux que toute autre cause le retour continu du fantastique dans son œuvre. Flaubert (comme Jules au début du roman) « souffrait toujours de quelque chose qui lui manquait ».

Mais maintenant, il voit au moins dans quel sens orienter sa vie ; il a désormais un but auquel il subordonnera tout, et comme Jules, il ira tout droit, « avec la rectitude d'un système particulier fait pour un cas spécial ».

*
**

La première *Education Sentimentale* n'a pas grande valeur littéraire, mais sur le plan autobiographique, elle présente beaucoup d'intérêt ; elle nous montre comment, peu à peu, Flaubert découvre, ou plutôt ose reconnaître sa vocation d'écrivain et quelle conception il se fait de l'art dans ces années d'apprentissage. Le roman nous décrit les tâtonnements de l'adolescent qui devient adulte et crée peu à peu le style de vie de sa maturité. Bien que cette évolution soit décrite de façon souvent idéalisée et toujours théorique, nous espérons avoir établi combien elle est en rapport étroit avec l'expérience réelle vécue par Flaubert dans les années 1843-45.

(Miss) Jean D. BARRON

B. A. Ph. D.

King's College,

Department of French, University of London.

Autour de Salammbô

M^{me} George-Day, secrétaire générale de la Société des Gens de Lettres de France, a eu l'heureuse occasion de faire à la Radio Française, le 24 octobre 1957, à l'heure de la Culture Française, une communication sur Salammbô, que Gustave Flaubert écrit il y a cent ans.

Nous remercions vivement M^{me} George-Day d'avoir bien voulu nous transmettre son texte que nous sommes heureux de publier.

On a souvent des surprises en relisant les livres qu'on a lus à quinze ans. On les a aimés, ils ont ému, peut-être ébloui. On a même pu donner à leur lecture l'importance d'un événement parce qu'on n'avait encore rien perdu de la fraîcheur de sa sensibilité, de la vivacité de son imagination et qu'ils semblaient vous avoir découvert des mondes inconnus.

Mais lorsque, plus tard, on les reprend, on se rappelle l'enthousiasme de son adolescence et on les confronte avec le jugement plus froid et plus lucide qu'on porte sur eux, ou bien on se demande avec confusion comment on a pu les admirer, ou bien, si l'admiration persiste, c'est qu'on leur trouve une signification et des qualités qu'on était trop jeune alors pour avoir aperçues.

Salammbô, de Gustave Flaubert, est un de ces livres. Jadis, je l'ai lu comme un roman qui m'a enchantée. C'est comme un vaste poème en prose que je le découvre et je l'admire en le relisant aujourd'hui.

Poème, il l'est par le sujet, par l'harmonie de la composition, par l'invention somptueuse et toujours renouvelée des épisodes et surtout par la magnificence et le lyrisme du style.

Dans l'évocation du dernier éclat et de la destruction d'une ville illustre, à la fois historique et légendaire, il y a une des poésies les plus grandes et les plus vraies qu'un esprit humain puisse concevoir.

De la chute de Troie, Homère a fait l'Illiade ; de la chute de Carthage, Flaubert a fait Salammbô.

L'auteur de *Madame Bovary*, qui devait être aussi celui de *l'Education Sentimentale*, fut un poète qui lutta toute sa vie contre la continuelle effervescence de la poésie. Dans cette lutte qui, en raison de sa nature passionnée, prit souvent un caractère de tragédie, il y eut des victoires, des défaites et des revanches. Lorsqu'à la suite de grands efforts, le romancier réaliste fut victorieux, il fut l'auteur des ouvrages que je viens de citer. Mais parce qu'il avait trop fortement comprimé sa poésie, celle-ci faisait soudain explosion.

On s'explique alors *La Tentation de Saint-Antoine*, puis *Les Trois Contes*, et avant eux, et surtout *Salammbô*.

Il est impossible au critique littéraire et à l'historien des Lettres de dire avec précision comment un grand sujet est né, s'est développé, a pris toute sa consistance et son ampleur dans le cerveau d'un homme de génie.

Nous savons sans doute que Flaubert, excédé du pénible travail auquel il se livrait pour rédiger *Madame Bovary*, rêvait, par une œuvre nouvelle, de se délivrer de son temps et, pour y vivre, en imagination, de ressusciter des civilisations disparues.

De 1849 à 1851, il avait fait, avec Maxime Du Camp, un voyage en

Orient. Il avait visité l'Égypte, la Nubie, la Palestine, la Turquie et la Grèce. Ce qu'il y avait vu, et qui existait encore, lui avait fait deviner ce qui n'existait plus.

Il ne s'était pas seulement grisé de lumière, de couleurs et de parfums ; il n'avait pas satisfait que son goût du pittoresque et son désir de dépaysement ; il avait imaginé la multiple splendeur du monde antique qui avait peuplé cet Orient. Il y avait trouvé les traces de la domination romaine et les vestiges de la civilisation phénicienne. Les souvenirs de la lutte entre Rome et Carthage lui étaient revenus et avaient fixé sa pensée.

Aussi, lorsque Théophile Gautier lui avait donné, un peu plus tard, l'idée de *Salammbo*, tout cet Orient, toutes ces « énergies de la nature qu'il avait aspirées », toutes les « puissances de l'émotion plastique » qui s'étaient accumulées en lui se réveillèrent avec courage et il choisit ce grand sujet.

Mais, scrupuleux comme il l'était, soucieux des méthodes scientifiques auxquelles ses études de médecine l'avaient habitué, il commença par se documenter soigneusement. Il entreprit d'immenses lectures pour recueillir toutes les sources historiques, géographiques, politiques, psychologiques et morales qu'il jugeait indispensables pour la composition de son ouvrage. Ces lectures l'occupèrent pendant plusieurs mois.

Puis il se mit à écrire. Mais la rédaction fut d'abord si pénible, qu'il désespéra de son entreprise et qu'il voulut tout abandonner. Toutefois, avant de s'y résoudre, il eut la brusque envie de voir Carthage et les paysages africains qui l'entouraient. Après un séjour de deux mois, il revint dans son Ermitage de Croisset ; il reprit son travail et ne le quitta plus jusqu'à ce qu'il l'eût achevé.

Nous ne nous attarderons pas à tout ce qu'on a écrit sur la topographie de Carthage aussi bien que sur la psychologie des principaux personnages. Flaubert a répondu lui-même à Sainte-Beuve et à Frœhner, rédacteur à la « *Revue Contemporaine* ».

Salammbo n'est pas seulement un livre poétique par le sujet, il l'est aussi par le style. La poésie est faite à la fois d'inspiration et d'expression. Elle peut se dégager de tout ce qui est le plus ordinaire comme de tout ce qui est exceptionnel. Mais il y a sortilège du langage, c'est-à-dire la magie conservée aux mots choisis et l'art suprême avec lequel ils sont assemblés.

Le roman, d'ailleurs, fourmille de termes d'une richesse inouïe, car il faut ajouter que Flaubert possédait au plus haut degré la connaissance de la langue. « Il avait, disait-on, tout le dictionnaire français dans la tête et probablement d'autres encore ».

Avec une patience de bénédictin, il a dépouillé toute l'histoire antique et lié le roman à la vie par un torrent d'images.

Aux attaques qui ne manquèrent pas, car ceux qui s'attendaient à une étude de mœurs provinciales furent désorientés, Flaubert répondit qu'il n'avait rien avancé qui ne fut soutenu par un texte. Il n'abandonnait une œuvre qu'au moment où il la croyait parfaite ; après des années d'un travail incorruptible, il n'aurait pas souffert qu'on déplacât une virgule. S'il y a trop d'érudition dans ce livre, c'est la rançon d'un prodigieux travail.

On est tout surpris de retrouver, cent ans après, l'âme même de l'Afrique, sa violence, sa couleur et les étranges recommencements de son histoire.

Si Flaubert est le peintre des batailles antiques, il manœuvre admirablement les masses avec l'exactitude d'un grand capitaine qui conduit à la fois deux armées.

On ne peut s'empêcher de faire des rapprochements avec les tactiques modernes des dernières guerres.

La furie et l'acharnement des combats qui mettent aux prises Carthaginois et Barbares paraissent décrits par un témoin oculaire tant ils sont rendus avec une réalité vivante.

La résurrection de Carthage a quelque chose de prodigieux. Au fini du détail, on sent que Flaubert sait où il va et ce qu'il veut. Ce chercheur patient, doué d'un génie créateur et d'un don d'observation peu commun, met en relief chacune de ses scènes, invente ses personnages et nous y fait croire.

Son style précis comme le langage des sciences rappelle que les études médicales auxquelles il s'était un moment consacré (son père et son frère étant médecins), lui servirent dans l'observation des phénomènes physiques, mais, sans les oublier, et s'étant toutefois aperçu que les phénomènes d'ordre moral correspondaient mieux à ses aptitudes, il avait opté pour la littérature.

Aussi, avec quelle précision dans le roman il décrit le supplice de la faim et de la soif, les cruautés des armées aux prises dans la bataille du Macar ou au Défilé de la Hache.

Il abuse parfois des descriptions, mais ces dernières rendent les choses sensibles, car n'y manquent ni la couleur ni la lumière.

Dès que Mâtho le Barbare, prisonnier des Carthaginois, paraît devant Hamilcar le vainqueur et sa fille Salammbô, on voit l'échange de leur pensée dans leurs regards; on pénètre déjà l'âme mystérieuse de la jeune fille et le secret de son amour involontaire pour Mâtho le Lybien, son ennemi.

Quand il prendra la fuite, facilitée par Spendius, l'ancien esclave déserteur de Rome, et reviendra clandestinement à Carthage pour voler dans le temple de Tanit le voile de la divinité qui rend vainqueur celui qui le possède, Mâtho a conquis le cœur de Salammbô, mais elle pense à son père Hamilcar, à Carthage, dont elle ne veut pas la destruction.

Elle part pour le camp des Barbares et pénètre sous la tente de Mâtho, ébloui. Il a devant lui non celle qui lui est apparue la première fois à l'issue du festin, scintillante de pierreries, mais la femme qu'il aime. Il veut qu'elle reprenne le voile sacré; il est heureux qu'elle accepte son étreinte.

Mâtho entend l'appel de ses soldats et l'abandonne un instant; elle profite de son absence pour s'échapper avec le voile, ce Zaimph saint, dont une reconstitution se trouve au musée Flaubert, à Croisset.

Salammbô retrouve Hamilcar, son père, radieux, qui la conduit auprès de Narr' Havas, guerrier de valeur, auquel il l'a promise et qui s'est lié avec lui pour défendre Carthage.

Salammbô prend la résolution de sauver Carthage assiégée. Dût-elle en mourir, la ville sera sauvée par une femme.

Mâtho est pris. Son supplice par les rues, le jour où l'on célèbre les noces de Salammbô et de Narr' Havas, est décrit avec un souci de perfection dans le tragique.

Il arrive, devant Salammbô, le corps déchiré, ensanglanté, ses yeux noirs brûlants encore d'une dernière flamme. En le voyant ainsi, la jeune

femme s'évanouit. On la ranime au moment où le beau Mâtho s'écroule. Se levant en même temps que l'époux qu'on lui destine, elle tombe en arrière, morte.

« La lecture de Salammbô, a dit Gautier, est une des plus violentes sensations intellectuelles qu'on puisse éprouver ».

Flaubert a su faire, de toutes les données de la vie, matière d'art dans la communion de l'intelligence et de la sensibilité.

Voilà ce que les critiques n'ont pas toujours compris.

Si Flaubert restait indifférent ou souriait de gloses irritantes, il en souffrait surtout.

Il devait être encore plus affecté quand il écrivit *L'Education Sentimentale*. Cela tenait à ce que le public ne s'avisait pas de chercher la poésie dans la prose. Et la gloire ne vient souvent qu'après la mort. Il y a environ 30 ans, on accordait à *L'Education Sentimentale* la première place dans le roman du XIX^e siècle. Certains ont assis Flaubert à la droite de Balzac, mais la différence est flagrante.

Balzac est, très tôt, aux prises avec les affres de l'argent, et produit beaucoup. Flaubert est riche (on le lui a reproché), il produit peu et ne connaît que les affres du style.

Les grandes œuvres ont des richesses qu'on ne découvre que peu à peu ; et ce sont ces découvertes successives qui assurent leur pérennité.

Chaque génération, en les reprenant, y voit quelque chose de nouveau qui lui ressemble ou qui répond à une de ses interrogations ou qui apaise une de ses inquiétudes.

De Salammbô, il n'est pas sûr que notre temps retienne surtout l'aventure amoureuse de la fille d'Hamilcar et du barbare Mâtho, quoi que le problème de l'avenir des races par leur lutte ou par leur mélange soit un des problèmes du jour.

Mais le grand, le tragique problème est aujourd'hui celui de l'existence, des progrès et du déclin, de la destruction possible des nations qui furent, jusqu'à ce siècle, les souverains du monde, et, par là même, de la survie ou de la mort de leur civilisation.

Le tableau que Flaubert fait de Carthage attaquée par les Barbares peut nous apparaître comme une image non pas réduite, mais synthétique de notre petite Europe si elle était attaquée et menacée de destruction par d'autres continents.

A tous ceux qui ont participé à la dernière guerre, le récit des batailles fait par un auteur qui fut non seulement un poète mais un visionnaire, peut rappeler des souvenirs ou évoquer des épisodes de combats.

Pour d'autres qui, plus nombreux qu'on ne pense, déplorent la lente dégradation de la langue française par les Français eux-mêmes, l'admirable style de Flaubert est un modèle qui doit les assurer dans leur respect pour la beauté de leur langage et plus généralement pour la dignité de la parole humaine.

Ce style, auquel on a reproché d'être trop poétique ou trop laborieusement travaillé, n'en reste pas moins, par son harmonie, une joie sans cesse renouvelée pour l'oreille, et, par sa précision, par sa clarté, une satisfaction constante pour l'esprit.

A cause de son style et de toutes ses autres qualités, la Salammbô de Flaubert peut donc intéresser un âge mûr qui a conservé le culte de la clarté dans les idées et de la précision avec laquelle elles sont

exprimées, comme elle peut continuer d'enchanter une jeunesse qui n'a pas encore perdu le goût ou l'admiration de la Poésie.

GEORGE-DAY.

La communication de M^{me} George-Day a été suivie de dix minutes de lecture, par Paul-Emile Deiber :

- Sous la tente ;
- La mort de Mâtho ;
- Extraits de Salammbô.

Les variantes de Madame BOVARY permettraient-elles d'identifier les lieux et les personnages ?

L'article présent a pour origine la lecture que nous avons faite, voilà huit ans, de la Nouvelle version de Madame Bovary, publiée en 1949, chez Corti, par M. J. Pommier et M^{lle} G. Leleu, et qui intercale dans le texte définitif nombre de passages sacrifiés par Flaubert. Mais c'est surtout la note 1 de la page 250, laquelle indique en quels termes Homais s'est d'abord présenté aux Bovary, à savoir, Homais Junior, qui nous suggéra qu'il y avait là peut-être une allusion discrète aux Jouanne de Ry et qu'il valait la peine d'entreprendre le recensement de celles des variantes qui touchaient non seulement aux autres personnages, mais aussi aux lieux, et qui, classées, permissent de les identifier.

Une première liste ainsi établie, nous avons pensé pouvoir la grossir en dépouillant ensuite, du même point de vue, les deux volumes d'Ebauches et Fragments inédits publiés antérieurement par M^{lle} Leleu, chez Conard ; enfin, les six tomes de Brouillons et les Scénarios conservés à la Bibliothèque municipale de Rouen (1).

Une fois classées toutes ces variantes, nous nous sommes préoccupé de les confronter avec les lieux réels tels que nous les avons observés à plusieurs reprises, ainsi qu'avec les documents que nous avons pu rassembler sur les originaux supposés et l'histoire locale, afin de rechercher en quelle mesure réalité et fiction concordaient. Mais devant la pluralité des Sources de Madame Bovary (dont la moindre n'est pas le passé et l'âme mêmes de l'écrivain), nous avons borné notre enquête à Ry, non que la Tradition nous semble la seule véridique, mais uniquement parce que la topographie et l'histoire de cette bourgade nous étaient le mieux connues. Puissent maintenant des chercheurs mieux informés

(1) Nous ferons précéder d'une + les citations extraites par nous des Brouillons et qui ne figurent ni dans Pommier-Leleu (P. L.), ni dans les Ebauches et fragments inédits.

que nous appliquer à Forges, Neufchâtel, etc., la même méthode de recherches basée sur l'étude simultanée des manuscrits et des archives, pour qu'un jour, après avoir vérifié et comparé nos témoignages, les futurs exégètes du roman mesurent plus exactement la part qui revient à chaque localité dans sa composition !

1° LES LIEUX

Distance de Rouen à Yonville :

« Yonville-l'Abbaye est un bourg à huit lieues de Rouen » (E. d. (2), p. 75) ; à sept lieues de Rouen », (P. L., p. 238). Ce premier exemple montre qu'on ne peut s'en tenir à la seule version définitive dans tout essai d'identification.

Pente de la route :

« A partir de Rouen jusqu'à la Boissière, la route monte » (P. L., p. 238, note 1).

+ « De Rouen à Yonville, la route monte pendant cinq lieues » (Br. (3), T. II, p. 139).

Or, de Rouen à Ry : 19 kilom. 500 (29 de Rouen à la Boissière). La carte d'Etat-Major montre qu'entre le Pont de Beaulieu et la Hémaudière, peu avant Martainville, on atteint la cote 159 ; et que, passé cette bourgade, après avoir fait 500 mètres sur la D. 13, soit à 16 kilom. 500 du point de départ, on est à la cote maximum de 162, après quoi on descend par paliers sur 3 kilomètres dans la vallée du Crevon, jusqu'à Ry.

Voies de communication :

« Jusqu'en 1835, il n'y avait point de route praticable pour arriver à Yonville ; mais on a établi vers cette époque un chemin de grande vicinalité qui relie la route d'Abbeville à celle d'Amiens » (E. d., p. 76).

« ...Mais à cette époque, on établit en cinq ans un chemin de grande vicinalité qui a six lieues de long » (P. L., p. 239).

« Jusqu'en 1835 environ, il n'y avait point de route... » (Br., T. II, p. 6-140). Notons qu'ici, le 5 est surchargé d'un 6 et que, à la p. 140, le chemin « rallie la route d'Abbeville à celle de Beauvais ».

Le Registre des délibérations du Conseil municipal de Ry nous apprend que le 5 juillet 1837, celui-ci émit l'avis de mettre en chantier le chemin de grande communication de Martainville à Forges, passant par Ry ; que 9 ans plus tard, en 1846, « il existait une lacune partant de l'entrée de Ry jusqu'au Héron », soit sur 5 kilomètres. Quant à la longueur totale du chemin, selon la Carte Routière dressée en 1856 par l'Agent-Voyer en chef de la Seine-Inférieure, elle était de 33 kilom. 590. Si l'on en déduit les 3 kilom. 500 de Martainville à Ry, il reste 30 kilomètres de là jusqu'à Forges, soit une lieue et demie de plus que la distance indiquée dans P. L. (4).

(2) E. d. = Edition définitive.

(3) Br. = Brouillons.

(4) Cependant la carte de la p. 163 de l'ouvrage de Th. Licquet : Rouen, son histoire, ses monuments, publié chez Lebrument en 1862, montre que cette voie s'arrête à Nollevall !...

Situation :

« Yonville-l'Abbaye est un bourg... au fond d'une vallée » (E. d., p. 75),

+ « ...enfermé dans une longue vallée » (Br., T. II, p. 139).

De Blainville à Vascœuil, la vallée du Crevon s'étend sur au moins 8 kilomètres.

« La prairie s'allonge sous un bourrelet de collines basses » (E. d., p. 75),

« ...sous deux bourrelets de collines basses » (P. L., p. 238).

N'est-ce pas la vision que vous laissez « la longue vallée » de tout à l'heure avec ses deux versants arrondis et de faible altitude si vous la longez surtout de Blainville à Ry ?

Panorama :

« Lorsque du haut de la côte, il (Léon) aperçut dans la vallée le clocher de l'église » (E. d., p. 285).

« On quitte la grand'route à la Boissière et l'on continue à plat jusqu'au haut de la côte des Leux, d'où l'on découvre la vallée » (Ibid., p. 75).

Mais le point de vue va changer avec les Brouillons :

+ « Quand on est descendu la côte des Leux d'où l'on découvre subitement toute la vallée... » (Br., T. II, p. 139).

Ce n'est guère aussi à plus de 500 mètres des premières maisons que Ry apparaît soudain au voyageur venant de Rouen (5).

La rue :

« La rue (la seule), longue d'une portée de fusil » (E. d., p. 79). Un autre passage, dans P. L., p. 274, soulignera qu'il n'y avait bien qu'une rue à Yonville : « Il (Léon) songeait à la seule rue d'Yonville ».

« La rue s'arrête court au tournant de la route » (E. d., p. 79).

« ...au tournant de la route qui monte tout de suite » (P. L., p. 242).

Celle de Ry, unique elle aussi, remplirait cette double condition de tracé et de pente, que l'on quitte le bourg dans la direction de Martainville ou du Héron.

La demeure de la nourrice :

« Ils reconnurent la maison à un vieux noyer qui l'ombrageait. Basse et couverte de tuiles brunes, elle avait en dehors, sous la lucarne de son grenier, un chapelet d'oignons suspendu. La chambre, au rez-de-chaussée, la seule du logis... » (E. d., p. 100, 101).

Cette maison, P. L., p. 270 l'exhausse et l'agrandit : « Elle avait

(5) Qu'on nous passe une digression : Léon, revenant de Rouen, « aperçoit dans la vallée le clocher de l'église avec son drapeau de fer blanc qui tourne au vent » (E. d. p. 285), de même que Emma, le jour des Comices, du balcon de la mairie d'Yonville, avait aperçu « de loin, tout au fond de l'horizon, la vieille diligence l'Hirondelle qui descendait lentement la Côte des Leux » (E. d., p. 162). Si la toponymie était vraiment d'accord avec la topographie, pourrait-on concevoir que les deux observateurs aient pu discerner de si petits objets à une distance d'au moins 4 kilomètres à l'Ouest de Forges ?

pour tout appartement, au rez-de-chaussée, une grande chambre nue... et pour tout étage un grenier, où le Père Rollet mettait ses planches ; son atelier était contigu ». En quoi elle ressemble étroitement et par le nombre de ses pièces et par leur destination à celle, proche de l'église, sur laquelle, à Ry, un écriteau commémoratif a été apposé.

Le sol :

« La culture y est coûteuse, parce qu'il faut beaucoup de fumier pour engraisser ces terres friables, pleines de sable et de cailloux... Au lieu d'améliorer les cultures, on s'y obstine encore aux herbages quelque dépréciés qu'ils soient » (E. d., p. 76).

« Les herbages y sont maigres et les cultures légères » (Br., T. II, p. 141).

« Les herbages sont trop secs » (Br., p. 139 — page offerte à Edmond de Goncourt par M^{me} Franklin-Grout, ayant fait partie de la collection Louis Barthou et reproduite dans l'« Illustration » du 23 mars 1935, p. 353).

Situation non moins précaire de l'agriculture à Ry au début du siècle dernier et qui semble avoir remonté assez loin dans le passé, puisque dès 1807, l'Annuaire statistique du département de la Seine-Inférieure disait, p. 346 : « Le canton de Ry et celui de Veules sont les seuls où le nombre de bêtes à corne soit sensiblement diminué sans espoir de retour à cause de la stérilité du sol, du peu d'aisance des cultivateurs et de la rareté des fourrages ».

L'activité industrielle :

« La Rieule, petite rivière qui se jette dans l'Andelle, après avoir fait tourner trois moulins vers son embouchure » (E. d., p. 75),

« ...qui sert à faire aller, près de son embouchure, deux ou trois fabriques » (P. L., p. 238).

+ « ... deux usines » (Br., p. 139 ; Collection L. Barthou, loc. cit.).

« L'Annuaire de Normandie », publié par l'Association Normande de Caen, dans une enquête agricole et industrielle consacrée au canton de Darnétal, note, en 1849, p. 131, la présence de « deux filatures à moteur hydraulique dans la commune de Ry ». D'ailleurs, d'après le Registre des délibérations du Conseil municipal, en date du 22 avril de la même année, la localité possède « plusieurs établissements industriels ».

2° LES PERSONNAGES

Le Père Bovary :

« Une fois marié, il vécut deux ou trois ans sur la fortune de sa femme... Le beau-père mourut et laissa peu de chose ; il en fut indigné, se lança « dans la fabrique », y perdit quelque argent, puis se retira dans la campagne où il voulut faire valoir. Mais comme il ne s'entendait guère plus en culture qu'en indiennes... » (E. d., p. 5).

« ...alors il prit le parti de faire le commerce de vins (P. L., p. 138).

« de vins » a été rayé dans les Br., T. I, p. 8.

Le commerce de vins que Flaubert fait d'abord prendre au personnage était précisément celui que, à en croire la Tradition, Pierre Delamare, le père d'Eugène, avait exercé avant de se retirer à Catenay, sur une petite terre qu'il avait non louée, comme le personnage ci-dessus, mais achetée.

« Il trouva donc à louer dans un village, sur les confins du Pays de Caux et de la Picardie, une sorte de logis moitié ferme, moitié maison de maître » (E. d., p. 5).

Dans P. L., p. 138, il est question d'« un grand logis », et dans les Br., T. I, p. 7, d'« une grande bâtisse avec la grande route devant et la campagne derrière ».

Epithète banale, certes, en apparence, mais qui conviendrait très bien, outre la situation, à cette maison de Catenay que l'on peut voir encore près de l'église, très en retrait de la route, et qui ne compte pas moins de 14 ouvertures, portes et fenêtres, à son rez-de-chaussée et à son étage et qui, jadis, fut la propriété de Pierre Delamare, le père de l'officier de santé (6).

La Mère Bovary :

« Alors, ils (Charles et sa mère) se confièrent leurs chagrins : Charles lui exposa ses embarras et elle promit de voir à l'aider un peu l'année prochaine où elle aurait besoin elle-même de lever une hypothèque sur une petite maison qui lui restait encore dans le quartier Martainville » (P. L., p. 457).

Par une lettre de Flaubert à sa sœur (Supplément à la Correspondance, 1830-1863, année 1845, p. 45), Edit. Conard, nous savons que M^{me} veuve Delamare habitait alors au Nid-de-Chien, lieudit, aujourd'hui disparu, du même quartier Martainville, proche de cette rue des Arpents où son mari avait tenu commerce.

Déjà l'E. d., p. 6, la montrait vigilante et affairée par contraste avec un mari insouciant et oisif. « Elle était sans cesse en courses, en affaires. Elle allait chez les avoués, chez le Président, se rappelait l'échéance des billets, obtenait des retards ; et à la maison, repassait, cousait, blanchissait, surveillait les ouvriers, soldait leurs mémoires ».

+ Les Brouillons, T. I, p. 9, nous révèlent que ses soucis dégénéraient en obsession : « Elle avait peur de la misère ». Et si, dans l'E. d., p. 382, on la voit « demander (à son fils), en retour de ses sacrifices, un châte échappé aux ravages de Félicité », par contre on ignore à quel mobile elle obéissait : simple cupidité ou nécessité de récupérer des hardes pour se vêtir ?

+ Le T. VI des Br., p. 600, répond à cette question : « Elle en avait besoin, car elle n'était pas riche ». Non moins pénible semble avoir été le sort de M^{me} veuve Delamare qui, se trouvant elle-même sans ressources, dut faire vendre le dernier lopin de terre restant à sa petite-fille orpheline, afin de se garantir la rente viagère que son fils lui devait, mais qui n'avait pu lui être servie.

Charles Bovary :

A défaut de l'E. d., P. L., p. 149 nous apprend qu'à son premier mariage, « il avait vingt-deux ans », vingt-trois d'après une variante du bas de la page.

En épousant Louise Mutel, le 16 avril 1836, Eugène Delamare, né le 14 novembre 1812, comptait, quant à lui, 23 ans et 5 mois.

(6) Aujourd'hui propriété de M^{me} veuve Kréchel.

Emma :

Quel âge Flaubert lui donne-t-il à son mariage ? C'est P. L., p. 179, qui, une fois de plus, satisfait notre curiosité en parlant de « la fraîcheur de ses dix-huit ans ».

En s'unissant à Eugène Delamare, le 6 août 1839, Delphine Couturier avait, en réalité, 17 ans et demi. Sans doute faut-il tenir compte de ce qu'un romancier n'est pas un Officier d'Etat-Civil et que, lorsque l'harmonie de sa phrase est en jeu, un Flaubert n'hésite pas à arrondir un nombre.

Par contre, en ce qui touche au mois de sa mort, l'E. d., p. 331, sera, cette fois, fort explicite : Voici Emma reprenant l'Hirondelle une dernière fois pour rentrer à Yonville : « Il faisait beau, c'était un de ces jours du mois de mars, clairs et après ». Sur ce point, Flaubert n'a guère varié, témoin ce passage des Br., T. VI, p. 323-498, dans lequel Charles et Homais se rendent tous deux à Rouen pour choisir un monument funéraire : « Ils firent ensemble un voyage à Rouen, dans l'hiver, au mois de février, il y avait un an », Raturant « février, il y avait un an », l'auteur a écrit « mars » au-dessus. Détail omis dans l'E. d., p. 381 : « Charles et lui firent ensemble un voyage à Rouen ».

L'heure de la mort donne lieu à une comparaison non moins remarquable. Dans l'E. d., p. 353, lorsque Canivet arrive au chevet de la moribonde, Charles se jette dans ses bras. P. L., p. 604, précise l'heure de l'arrivée du confrère : « A trois heures du matin, lorsque Canivet entra, il se jeta dans ses bras en pleurant ». Et c'est également à 3 heures du matin, le 6 mars 1848, que Delphine Delamare est décédée.

Berthe :

Les dernières pages de l'E. d. nous font assister aux tête-à-tête mélancoliques, le soir, de Charles, maintenant veuf, et de sa fille. Grâce aux Br., T. VI, p. 493, nous savons quel âge avait alors cette enfant + et nous pourrions, sur ce point, la comparer au prototype : « Elle avait six ans à présent ». Les deux derniers mots ont été rayés.

Or, l'enfant des Delamare était née le 29 novembre 1842. 6 ans plus tard nous mèneraient fin 1848, 8 mois après la mort de sa mère.

Léon :

Plusieurs variantes vont nous permettre de jalonner sa carrière : D'abord, ce passage des Br., T. II, p. 83-168, ne cacherait-il pas une + énigme ? « Fils de veuve, pauvre, et qui le tenait serré, il avait été élevé par économie au Collège d'Yvetot, d'où il était venu commencer le notariat à R. et sa mère, par économie, l'avait envoyé à Yonville ». A la page suivante, cet R. disparaît, le personnage allant d'abord faire ses classes « au séminaire d'Yvetot et ensuite étudier le notariat à Yonville par économie ».

En principe, cet R. peut désigner Rouen, les manuscrits en offrant d'autres exemples. Mais, comme il s'agit ici des débuts d'un petit clerc de campagne, ne peut-on pas songer aussi à quelque localité plus modeste dont cet R. serait l'initiale ?

Quoi qu'il en soit, voici son portrait à l'arrivée des Bovary :

« Un jeune homme à chevelure blonde » (E. d., p. 87).

« Un mince garçon de vingt-deux ans à chevelure blonde » (P. L., p. 250).

« Un jeune homme de vingt ans environ » — « un grand garçon de 22 ans à chevelure blonde ». Sous le second 2, on distingue un 0 (Br., T. II, p. 157).

Le prototype traditionnel, Stanislas Bottais, né le 28 octobre 1817, avait, à deux mois près, 22 ans quand Delphine Couturier, après avoir épousé Eugène Delamare, vint demeurer à Ry.

Pour le départ de Léon à Paris, Flaubert a également tâtonné : P. L., p. 312, nous le montre « ajournant sa décision depuis deux ans déjà, de trimestre en trimestre ».

+ « Depuis dix-huit mois, il lanternait sans avoir de bonnes raisons. » (Br., T. II, p. 290).

+ « Depuis deux ans, il en ajournait continuellement la solution » (Ibid., p. 293-268).

Délai plus court encore dans les Scénarios (P. L., p. 64) : « Départ de Léon — L'Hirondelle l'emmène. Il y a un an qu'Emma est venue ».

Dans le Bulletin n° 11 des « Amis de Flaubert », p. 21, nous avons indiqué que le prototype avait eu deux adresses successives à Paris et qu'il avait pris deux inscriptions à la Faculté de Droit, la première le 11 novembre 1840, soit 2 ans 3 mois après le mariage des Delamare ; la seconde, le 8 janvier 1842.

P. 320 de l'E. d., au moment où il rompt avec Emma, « il va devenir premier clerc ». Plus précis, P. L., p. 567 intercale : « Il allait avoir vingt-six ans... » Appliquons ces données à Stanislas Bottais : 1817, année de sa naissance, + 26 = 1843. C'est justement cette année là, le 2 mai, que l'ancien clerc de Ry est devenu notaire à Formerie, dans l'Oise. Rappelons aussi que ce n'est que trois ans plus tard qu'il se maria et qu'il existait, en 1846, entre Rouen et Formerie, en passant par Forges et Gaillefontaine, un service de diligence avec départ de Rouen tous les jours, à 4 heures du soir, et de Formerie, à 4 heures du matin. (« Le Rouennais », dimanche 19 juillet 1846, p. 4).

Rodolphe :

Son âge à sa première rencontre avec Emma :

« M. Rodolphe Boulanger avait trente-quatre ans » (E. d., p. 143).

P. L., p. 334, le vieillit un peu : « C'était un homme de trente-sept ans... », puis le rajeunit dans une note « 36, 34 ». Ce sont toutefois les Scénarios (P. L., p. 4) qui descendent à l'âge minimum de « 33 ».

Louis Campion, le prototype traditionnel, était né en 1810. Remplaça-t-il Stanislas Bottais dans le cœur de Delphine, comme Rodolphe avait remplacé Léon ? Et peut-on supposer que l'événement eut lieu vers cette année de 1843 ? A moins de le tenir pour entièrement suspect, le témoignage de Jules Levallois permettrait de répondre affirmativement : « Non, que sa conduite (il s'agit de Delphine) fut mauvaise durant les quatre premières années... » (Chronique médicale, 1^{er} novembre 1900, p. 650-665). En tout cas, 1839, année de son mariage + 4 = 1843...

Son domaine :

Distance d'Yonville : « Un domaine près d'Yonville » (E. d., p. 140).

+ « ...à une heure d'Yonville » Br., T. III, p. 37-254),

+ « ...à une demi-lieue » (Ibid., p. 38-254).

Que l'on identifie La Huchette de Madame Bovary avec la propriété bien connue située au hameau de Villers, sur la commune de Saint-Denis-le-Thiboult, ou avec l'une des deux fermes que Louis Campion posséda, non loin de là, à Mont-Ecaché, ce serait la dernière des deux variantes citées plus haut qui répondrait le mieux à la réalité : en effet, en partant de Ry et en gagnant le château par « le raidillon » qui se détache à l'Ouest du bourg sur la route de Martainville, nous avons compté 25 minutes à pied ; un peu plus, 35, en grimpant à Mont-Ecaché par la D. 93 qui, passé les dernières maisons de Ry, sur la route de Saint-Denis-le-Thiboult, part du calvaire.

Origine de propriété :

Dans le roman, c'est par voie d'achat que Rodolphe devient propriétaire de son domaine. Pour Louis Campion, ce fut par héritage. Son père étant mort le 18 octobre 1847, son domaine fut démembré entre ses six enfants. Une curieuse variante des Br., T. III, p. 37-254, + en parlant de celui de Rodolphe, dit « démantelé ».

Superficie :

« La Huchette était un domaine près d'Yonville, dont il venait d'acquérir le château avec deux fermes qu'il cultivait lui-même, il passait pour avoir quinze mille livres de rente » (E. d., p. 140),

» ...soixante acres de terre environ et quelques herbages » mesure P. L., p. 329.

En consultant l'ancienne matrice cadastrale de la commune, nous avons totalisé, au nom de Louis Campion : 57 arpents, 409 perches, 836 m. (dont deux fermes). D'autre part, « Le Rouennais » du 21 octobre 1849, p. 4, 1^{re} colonne, annonça la mise en vente, également à son nom, de 31 ha. 65 a. 69 ca. Or, 1 arpent = 100 perches ; 1 ha. = 1 arpent + 96 perches, et 1 acre = 52 ares. Le calcul et la comparaison sont aisés... (7).

La ruine :

« Il cultivait lui-même ses deux fermes, sans trop se gêner cependant » (E. d., p. 140). Aucune allusion, cependant, à une activité agricole particulière. Écoutons P. L., p. 330 ! « Il élevait des chevaux. Il avait fait venir des bêtes limousines qu'il croisait avec des normandes ».

Déjà, les Scénarios (P. L., p. 9 et 17) révélaient que « il se ruinait petit à petit en chevaux..., en cabriolets ».

« L'Annuaire des cinq départements de l'Ancienne Normandie », publié par l'Association Normande de Caen, signale, en 1835, p. 386, un « Campion Louis, de Saint-Denis-le-Thiboult, parmi les agronomes les plus distingués de la Seine-Inférieure pour ses bêtes à laine et chevaux ». Cependant, le fils n'ayant alors que 25 ans, on peut douter qu'à cet âge, il ait pu mériter une telle réputation d'éleveur et supposer qu'il s'agit plutôt du père, Gabriel-Louis-Nicolas, qui se serait fait appeler Louis seulement ? ?

Homais :

Dans l'E. d., p. 383, l'apothicaire énumère à part soi les titres scientifiques qu'il croit avoir à la Croix, mais il ne se réclame pas,

(7) Voir F. Gatterry : « Tables des rapports des anciennes mesures agraires avec les nouvelles », Michaud frères, Paris, in-8°, 1810, 284 p.

en outre, comme dans P. L., p. 639, de sa qualité de « conseiller municipal depuis quinze ans ».

Jouanne Désiré-Guillaume, qu'on a parfois identifié avec le personnage romanesque, était entré au Conseil municipal de Ry en 1831 (Registre des délibérations du Conseil municipal), pour y siéger, sans interruption, jusqu'en 1848, c'est-à-dire pendant 17 ans. Entre le Roman et la Vie, l'écart serait donc de deux ans. Mais si l'on se souvient que l'épilogue de Madame Bovary est antérieur de deux ans à la Révolution de 1848 (8), les deux carrières s'égalisent.

Flaubert, cependant, pourrait nous laisser supposer qu'en construisant son personnage, il a pensé aussi au fils du précédent, Alfred-Adolphe, car si l'E. d., p. 86, dit seulement « Homais se présenta », P. L., p. 250, comme nous l'avons dit dans l'introduction, ajoute un qualificatif : « M. Homais se présenta lui-même au médecin, en se nommant par son nom : Homais junior ». Le qualificatif est souligné. La situation, en tout cas, chez Homais, comme chez Jouanne, était semblable, le père et le fils étant tous deux apothicaires, mais alors que chez Jouanne, Adolphe venait d'obtenir le titre de pharmacien en 1845, chez Homais, l'ainé était encore beaucoup trop jeune pour prendre la succession.

Hivert :

Les Brouillons que nous avons consultés récemment, nous ont apporté quelques nouvelles précisions sur l'horaire de l'Hirondelle, tel que nous l'avons reconstitué dans notre article : « Yonville-l'Abbaye est-il Forges ? », dans le Bulletin n° 10 des « Amis de Flaubert », p. 12.

Impatient de revoir Emma, Léon « s'échappe de son étude un samedi matin » pour revenir à Yonville (E. d., p. 285).

Pour P. L., p. 517, c'est « un samedi au soir qu'il s'esquive de + Rouen ». Nouvelle précision dans les Br., T. V, p. 139-407. « Un samedi, vers quatre heures ». Quant à l'heure de l'arrivée à Yonville, elle est + précisée dans deux passages des Brouillons : « Le lendemain donc, vers six heures du soir, il (Léon) se présenta dans la cuisine de l'auberge » + (T. II, p. 259). « Il (Hivert) rentrait à six heures du soir » (T. II, + p. 156). Enfin, selon le T. V, p. 408, « l'Hirondelle partait à sept heures » d'Yonville. « A sept heures » a été rayé et Flaubert a écrit au-dessus « le matin ». « Le Rouennais » du dimanche 19 juillet 1846, p. 4, vous apprendra que c'est à 7 heures aussi que Thérain, le voiturier de Ry, partait pour Rouen.

De cette liste, nous tirerons la constatation que le texte des Brouillons est beaucoup plus précis et circonstancié que celui de la Version définitive, et que sous ce Yonville et ces types de Madame Bovary, on entrevoit un Yonville « primitif », si l'on peut dire, et des personnages plus individualisés qui se prêtent beaucoup mieux à un rapprochement avec la réalité.

Cependant, quels que soient l'intérêt et le nombre de ces variantes, nous resterons jusqu'à plus ample informé sur le point d'interrogation de notre titre. D'abord, parce que, dans les limites que nous nous sommes fixées, réalité et fiction ne coïncident que jusqu'à un certain point. Pour ne citer qu'un exemple, emprunté d'ailleurs aux seuls personnages, si Flaubert a donné à Homais deux fils et deux filles, Jouanne Guillaume

(8) Voir le Plan chronologique du Roman, p. 371, T. II, de l'Édition des Belles-Lettres.

n'avait que deux fils et encore beaucoup plus âgés que Napoléon et Franklin. Ensuite, parce que plusieurs personnages n'ont pu trouver place dans cette étude : Lheureux, l'Abbé Bournisien, le Père Rouault, Binet, Justin, M^r Guillaumin et Félicité, soit que pour eux les textes ne nous aient point fourni de points de repère, soit que ceux-ci nous aient paru insuffisants, soit que certaines de nos recherches n'aient pas encore abouti. Ainsi, les Br., T. II, p. 206-213, disent de Lheureux qu'il + « vit depuis 25 ans en Normandie ». Or, le prototype traditionnel, Rey, s'il n'était pas « né en Gascogne » et « marchand de nouveautés », mais chaudronnier, n'en était pas moins originaire, lui aussi, du Sud de la Loire, étant né dans le Cantal, à Saint-Christophe, le 2 Pluviôse, an VIII de la République. Malheureusement, de la délivrance d'un passe-port qui eût permis de dater son émigration, nous n'avons pas encore trouvé trace.

G. BOSQUET.

Autour de « Madame BOVARY »

Il y a souvent matière à rivalité historique et littéraire entre les deux sources du roman : Ry et Forges.

Pour moi, après avoir lu : **Madame Bovary** et le **Monsieur Homais** voyage, j'opinerais plutôt pour la version : Ry.

Ry est un bourg à huit lieues de Rouen, et pour qui connaît bien la région, il serait facile de le reconnaître dans cette description :

Flaubert. — ...« La rue (la seule) longue d'une portée de fusil et bordée de quelques boutiques, s'arrête court au tournant de la route... »

Si « Madame Bovary » est un roman riche de descriptions qu'il est impossible de lire sans imaginer un écran sur lequel évoluent les personnages, c'est, avant tout, un roman d'analyse tout comme « Le Disciple », « Le Rouge et le Noir », « La Peste », pour ne citer que ceux-ci.

Pourquoi vouloir extraire une vérité que l'écrivain n'a peut-être pas désirée ? Pourquoi vouloir s'accrocher à cette officine plutôt qu'à cette autre ? Ne sont-elles pas toutes à peu près semblables ?

Ignorons-nous, dans notre amour de la précision, que la Cathédrale martyre, qui a recueilli la prière d'Emma et les tourments de Léon, a pansé ses terribles plaies avec d'autres pierres, des pierres sans histoire. Ignorons-nous que cette longue promenade : rue Grand-Pont, le quai Napoléon, le Pont-Neuf avec cet arrêt devant la statue de Pierre Corneille, Sotteville... affolerait aujourd'hui notre vieux cocher, totalement perdu dans ce Rouen bouleversé ?

Ce que Flaubert a décrit : un climat. Un climat qui se passe de cadre, la toile est assez riche de couleurs, elle se suffit à elle-même.

Dans le livre de Gide : « Si le grain ne meurt », puis-je assurer que cette histoire de bille a été vécue ? Que les bas tricotés par l'aïeule traînaient vraiment un peu partout ?

Je dirai avec assurance : Oui.

— Vous l'avez vue cette bille dans la porte ?

— Non, mais je sais qu'elle a roulé sous le doigt obstiné d'André Gide.

Réponse imaginative, étayée sur Rien... ou plutôt sur quelque chose d'admirable et que Gide a voulu : me convaincre. Et le sujet, traité avec style, fraîcheur, image, est une grande page littéraire.

Ainsi en est-il de « Madame Bovary ».

Les écrivains sont tous des imaginatifs, ils ont une vision de peintre et non de photographe, et cet unique soleil de Van Gogh est celui qui nous réchauffe ; il n'y en a pas deux, c'est net. Pour nous, c'est « le soleil » ; pour lui : une vision de feu, de fièvre, d'enchantement.

« Madame Bovary », une femme dans l'aisance, d'intelligence moyenne, qui s'ennuie. Une femme de tous les temps, de tous les climats.

Moins marqué par une époque, moins étiré que les romans de Balzac (qui se voulait peut-être ainsi par calcul pour atteindre un certain nombre de pages), Flaubert est l'écrivain clair, solide, sain. Immoral ? Non. Avec quelle pudeur ne traite-t-il pas le sujet. Sincère avec lui-même, on retrouve dans son œuvre les qualités de probité littéraire à l'image de celles qu'il puisa dans le milieu familial près d'un père à qui aucune défaillance n'était permise. Une œuvre intègre devant laquelle on s'incline. Dans ce roman d'amour, pas un baiser, pas un geste qui soient déplacés. Un Flaubert 1958, amoureux du septième art bien sûr, sanctionnant le « baiser gros-plan », parce que l'amour s'analyse, mais ne se montre pas.

« Romancier de douzième ordre, avec sa Bovary (un mauvais livre), il a trouvé moyen de s'asseoir sur les bancs de la correctionnelle ».

Quel jugement !

Mes compliments, Monsieur Bourlet de la Vallée ! Mais quels sont donc, s'il vous plaît, les écrivains représentant les onze premiers ordres ?

Hugo ? Dumas ? George Sand ? Stendhal ? Sainte-Beuve ? Balzac ? Fromentin ? Karr ? Maupassant ? Gautier ? Mérimée ?

Certains, au garde-à-vous, peuvent se placer sur le même plan, devant vous, Monsieur de la Vallée ; celui-ci est plus large d'épaules, celui-là plus fin, cet autre plus droit... Le choix que vous en ferez, c'est un choix d'amoureux, c'est la femme vue par Ingres ou par Renoir.

— « Il n'a pas su s'enrichir pendant une guerre, qui en a enrichis bien d'autres ».

Flaubert ne s'est pas vendu. Les profits que l'on soutire d'une guerre, il ne les a pas faits siens, pas plus que Beethoven et les invasions napoléoniennes.

Et vous osez, après cela, lui reprocher d'avoir connu les bancs de la correctionnelle ?

Ah ! ces jugements !

Ils sont sévères pour l'artiste qui vit dans l'ombre, flamboyants pour ceux qui « panachent », comme Liszt avec sa musique de parade de foire. Fort heureusement, le temps rétablit l'équilibre, décente le bon vin. Mozart, Molière, Schumann, Musset, Flaubert sont éternels.

Et puisque nous parlons de querelle littéraire, réjouissons-nous de celle qui opposa Claudel et Gide, pour le plaisir de lire ces lettres que Robert Mallet a réunies en un volume. Deux antagonistes de taille qui nous font penser quelquefois à tels paysans de ce coin : Ry, Argueil, Forges-les-Eaux. L'un regardait, amusé, l'autre labourer une terre particulièrement rétive aux coups de bêche : des racines insaisissables.

Je termine en montant sur épingle une nouvelle querelle.

— Peut-on nommer « chef-d'œuvre » le « Lys Rouge », d'Anatole France, ainsi classé par le « Figaro Littéraire » ?

Un roman bien plat !

Je tends le dos.

Et que notre Président, M. Jacques Toutain-Revel, m'excuse d'oser peut-être écrire cela. Si les coups sont trop durs, mériterais-je qu'il vienne à mon secours ?

Jacqueline FERRAND

en littérature Claude FÉROË.

A BAGNEUX (Marne), 495 habitants

J'ai rencontré la descendante des Flaubert " Vétérinaires Champenois ".

Qu'importent les années ? Je n'ai point le devoir d'épuiser, d'un coup, en ses moindres détails, quelque actualité périssable. Je possède le privilège de travailler une matière constante, précieuse, de la traiter avec la patience gratuite des artisans de jadis. Oui, c'est en 1953 que j'écrivais : « Victoire Flaubert, la dernière du nom, mourut le 9 octobre 1926, hameau des Grèves, près de Bagneux » (1). Je reste d'accord avec ces lignes, mais, à l'époque, un scrupule, une sorte de prudence, m'avaient interdit de vernir, à titre définitif, mon tableau : « Gustave Flaubert et l'Aube ». En pleine agitation du siècle, quelle chance de pouvoir reprendre une toile parmi d'autres, de la replacer sur le chevalet ; cela pour lui apporter une touche de couleur, infime et essentielle, ce rien de lumière au second plan qui rehausse l'importance du sujet. Ne vous étonnez pas que j'aie attendu la présente date pour répondre — me répondre, dois-je dire — à une question depuis longtemps posée ; mon unité de vitesse n'est point journalistique. Donc, je considérerais cette pensée : « Existerait-il quelques descendants de Victoire Flaubert, en ligne directe ou collatérale ? » La seule façon de le savoir était de revenir à mes sources. Nogent-sur-Seine, Rouen, je les appellerai, sans intention péjorative, des patries secondes. La genèse de la gloire de Gustave aura eu pour décor une alignée de maisons pauvres, au cœur de la Champagne, sœurs tombées d'une main avare, enfants perdus dans le désert. Le premier Flaubert (ou Flobert) est né dans les limites d'un quadrilatère d'environ dix kilomètres de côté, exactement entre la Seine et l'Aube, avec, pour villes frontières, Romilly, Méry-sur-Seine et Anglure. Je ne saurais affirmer que cet ancêtre fut — avant la lettre — Aubeois plutôt que Marnais : nous passons ici, sans nous en apercevoir, d'un département au département voisin. Et puisque, de temps en temps, nous cédon's à l'imagination, il nous arrive d'être le compagnon de route de ce voyageur qui traverse les forêts, les rivières, s'engage, sans hésiter,

(1) Voir La Vie en Champagne de juin-juillet 1953, ou Le Bulletin des Amis de Flaubert, année 1954, n° 5.

dans les chemins livides, interminables, de cette plaine champenoise. Encore aujourd'hui, sur les cartes routières, une gomme a blanchi toute une zone entre la Brie et la Côte-d'Or ; on croirait demeurés par oubli les rares noms de villes, de villages. Au-dessous de la Seine, au-dessus de l'Aube, le semi-désert. Un seul point séduit notre voyageur, la rencontre de deux vallées, légèrement à droite du confluent. Il plante là son bâton de pèlerin. Un peu plus tard, les aborigènes apprendront sa parenté avec un saint du nom de Frobert.

**

La fille de Victoire Flaubert, petite-fille de Louis-Joseph Flaubert, m'ouvre la porte de sa maison basse. Elle s'excuse de sa mauvaise vue, de ses 89 ans. Et, tout de suite, je détecte l'influence de Gustave : cette femme, c'est Félicité « au cœur simple », que je n'ai cessé de me représenter ainsi, menue mais bien droite, les cheveux tirés sous une résille, le tablier impeccable. Un jeune enfant s'émerveille et s'apeure de ma visite, l'un des trente arrière-petits-fils d'Eugénie Pluot, veuve Brun.

— Oui, nous parlions souvent, en famille, de ce Flaubert « de Paris »...

Elle n'a jamais lu « Madame Bovary ». Elle n'a même jamais quitté Bagnex. Il fallait des circonstances exceptionnelles, autrefois, pour qu'on se rendît au village voisin, et un Gabriel Flaubert, frère de Louis-Joseph, crut probablement s'exiler en se fixant à Boulages, huit kilomètres au Nord-Est ; la valeur actuelle de la traversée de l'Atlantique en avion. Louis-Joseph Flaubert mourut à l'âge de 66 ans, des suites d'un accident (il tomba du sommet d'une charrette de blé), qu'Eugénie se rappelle avec une émotion encore vive. Après lui, le nom s'éteint à Bagnex : ses quatre sœurs meurent relativement jeunes, sa fille unique, Victoire, épouse, vers 1830, un garçon du pays, M. Pluot. Personnage pittoresque, l'une de ces sœurs Flaubert exercera le métier de « colporteuse en mercerie et autres objets ménagers » — un des thèmes favoris des graveurs du 19^e siècle. C'était une célibataire, une indépendante, qui traînait sa hotte de ferme en ferme. Mortes également, les deux sœurs d'Eugénie Pluot, qui ne trouve, en me reconduisant, que les mots classiques : « C'est loin, tout ça ! » Elle ajoute : « Pensez, trois guerres... »

Comment les souvenirs personnels résisteraient-ils à ces ouragans successifs qui ont dispersé les familles, submergé les esprits de soucis nouveaux — invraisemblables impératifs, brimades ennemies qui ont cassé les reins du temps, fragmenté les existences, perdu l'homme en son propre passé ?

**

En la mairie de Boulages, le bienveillant Secrétaire extrait, de l'armoire aux Archives, un vieux registre d'Etat-Civil. Deux dates aux ors pâles sur fond rouge : 1853-1862. Neuf années d'un village français trouvent place dans ce livre mince, aux feuillets robustes — c'est très peu pour chacune de ces années, si l'on divise par le nombre trois des naissances, mariages et décès, si l'on défalque les pages blanches, les importants paraphes.

De Flaubert, point. Mais des Flobert.

Il s'agit indubitablement de « nos » vétérinaires champenois ; cette piste est la bonne. Et nous mesurons, là encore, la vitesse à laquelle le monde change de visage. Hier, l'insouciance d'un scribe transmutait

un patronyme, ajoutait ou retranchait un prénom, acceptait sans contrôle l'identité d'un « immigrant » ; de l'autre côté de la rivière, les parents de cet « Eugène » l'avaient peut-être baptisé « Théodule », son nom s'écrira avec un « t », le leur avec un « d », mais qui s'en fut étonné ? Aujourd'hui, des fiches aux renseignements précis, aux symboles complexes, s'attachent littéralement à l'individu, et les distances n'altéreront rien de la vérité une fois pour toute enregistrée.

Recueil des « actes de mariages », voici, en 1861, le 26 juin, celui de Pierre-Gabriel Flobert, « âgé de 28 ans, manouvrier, demeurant à Boulages, fils légitime de Flobert Raphaël-Gabriel, âgé de 61 ans » et de « demoiselle Debelle ».

En fin des « décès », une page grand format a été reliée. Nous y lisons : « Ministère des Affaires Etrangères — Cabinet — Bureau des Traductions. Extrait du registre des décès de l'Eglise paroissiale catholique romaine de Sainte-Catherine de Saint-Petersbourg... L'an du Seigneur 1859, le 28 octobre, est mort du choléra le sieur **Hubert-François-Joseph Flobert-Gengault**, célibataire, compositeur typographe, âgé de 29 ans, sujet français, lequel a été enterré le 31 du même mois... »

Quels dessous romantiques ne supposerait-on à cet appel de la terre des tsars ? Gustave Flaubert a-t-il connu ce cousin éloigné ? La variante orthographique nous impose le doute. Et c'est bien dommage. Le pèlerin d'Orient eût compris le pèlerin des neiges, car les raisons de s'évader ont, chez tous les poètes, de semblables traits.

J. MAZERAUD, 1958.

SUR UN CAHIER DE FLAUBERT COLLÉGIEN - 1837-38

Après les articles de nos confrères et amis, MM. Pierre Lebracherie et Henri Lefai, qui ont apporté dans les n^{os} 10 et 11 de ces Cahiers des documents nouveaux et combien vivants sur le jeune Gustave Flaubert, élève du Collège Royal de Rouen, il m'a semblé qu'il y aurait intérêt à ajouter quelques notes sur une autre relique, du même temps, « passée en vente » il y a deux ans. Il s'agit, cette fois, d'un cahier d'écolier qui, après avoir figuré au catalogue de la librairie Privat, en juin 1949, est arrivé à l'Hôtel Drouot le 5 décembre 1955 (E. Lœwy, expert).

Ce cahier est certainement l'un des neuf qui avaient été vendus, en un seul lot, sous le n^o 118 du Catalogue de la vente des manuscrits de Flaubert (succession de M^{me} Franklin-Grout), à l'Hôtel Drouot déjà, le 19 novembre 1931 : *Lot de 9 cahiers reliés de Gustave Flaubert, interne au Collège Royal de Rouen, des années 1834-35-36-37-38, et résumant tous les cours d'histoire, tous portant sa signature*, annonçait le catalogue. L'ensemble avait alors été adjugé pour 1.650 francs !

N'ayant pas eu entre les mains le précieux cahier réapparu sur la table des enchères, séparé de ses frères cette fois, vingt-quatre ans après, je me bornerai à en transcrire la description détaillée donnée par le catalogue de la vente (n^o 169), en y ajoutant pourtant un élément... sentimental qui figure seulement au catalogue Privat. Le catalogue

Lœwy donne, de plus, un fac-similé de la page de titre, soigneusement calligraphiée en caractères de fantaisie, où il est difficile de reconnaître avec certitude la main de l'écollier. Pourtant, celui-ci a apposé sur ce titre sa signature autographe, avec le prénom *Gustave* en toutes lettres, forme inhabituelle, même à cette époque de sa vie :

« Cahier de l'élève *Gustave Flaubert*. Année scolaire 1837-1838 (il avait 16 ans) : Cours d'Histoire des temps modernes, professé par M. Chéruel. Cahier (23×17^{cm}), en cartonnage dos de peau de chamois verte, coins en vélin vert, intérieur beau pap. blanc. Une centaine de pages sont remplies de la fine écriture de Flaubert (celle déjà de sa maturité !) de lisibilité parfaite, à l'encre, texte soigneusement mis en page. La signature autographe de G. Flaubert figure à trois endroits du cahier. L'époque traitée dans le cahier est celle allant de 1715 à 1789.

Les 15 dernières pages du Cahier sont consacrées à la Littérature du XVIII^e siècle. Dans la marge du texte de son cours, Flaubert indique les matières traitées : *Caractère général de cette littérature — Poésie épique — Poésie lyrique — Poésie dramatique — Tragédie — Comédie — Satyre (sic) — Poésie élégiaque et érotique — Fables — De la prose — Roman — Roman historique — Romans de mœurs — Ouvrages de Montesquieu — Esprit des Lois — Romans satyriques (sic) de Voltaire — Rousseau — Influence exercée par ce philosophe — Mémoires — Histoire — Philosophie appliquée à l'Histoire — Eloquence, etc...*

À la suite de quelques notes sur la Littérature anglaise, allemande et italienne, Flaubert inscrit, entre parenthèses, à la dernière page occupée de son cahier : (*Voyez le Cours de Littérature de M. Villemain : « Tableau de la Littérature française au 18^e siècle »*). Suivent une vingtaine de pages restées en blanc ».

Le catalogue Privat ajoutait un détail insignifiant, semble-t-il, mais qui laisse libre cours à la rêverie : « Ce cahier porte l'étiquette imprimée de Boissel, papetier, rue Ganterie, à Rouen ». Ce magasin de papeterie était-il voisin du « quincailleur en gros de la rue Ganterie » que Charles Bovary « avait pour correspondant » pendant ses années de collège ? Est-ce là qu'il achetait son « encre rouge » et les « pains à cacheter » dont il usait pour écrire à sa mère, ses « cahiers d'histoire » qu'il repassait le soir de chaque jeudi, et plus tard, ses « cahiers reliés d'étudiant en médecine » (1). Et le « cabinet de lecture de la rue Ganterie, tenu par un sieur Caron », dont Emma était la cliente et dont elle dévorait (a-t-on dit !) les livraisons de Paul de Kock (2), comment cette simple petite étiquette ne le suggérerait-elle pas aussi ?...

Et puis, 1837 ! Est-il besoin de rappeler la rentrée du collégien en seconde, au début d'octobre, quand ce cahier était encore vierge ; le souvenir brûlant et tendre à la fois des vacances d'été à Trouville ; la hantise naissante des images féminines qui seraient les « fantômes » familiers de toute la vie : les jeunes amies anglaises : Gertrude et Henriette Collier, et la rencontre, l'année précédente, sur la plage normande, de M^{me} Schlésinger, « la toujours aimée, l'unique amour, la vieille tendresse », jusqu'à la fin, et ses traces recherchées dans le sable ?... Que de fois n'a-t-il pas dû sentir leurs noms naître sous sa plume lorsqu'il couvrait ces feuillets de sa fine écriture ! Il n'est pas interdit au rêveur de déchiffrer en interligne un texte tout autre que celui de

(1) Madame Bovary, 1^{re} part., ch. I.

(2) G. Dubosc, Les dernières diligences de Rouen, « Journal de Rouen », 9. XII 1894 ; G. Venzac, Au Pays de Madame Bovary, 1957, p. 63.

ces résumés d'histoire... Ce texte, nous le trouvons ailleurs, dans l'œuvre de Flaubert, « mis au net », si l'on peut dire (3), mais c'est là, dans ce banal cahier d'écolier, acheté rue Ganterie, qu'un subtil révélateur de formule encore inconnue, pourrait en faire apparaître la toute première version...

Plus prosaïquement, cette précieuse pièce a trouvé preneur à 152.000 francs (soit environ 185.000 francs, frais compris). Nous voilà loin des 1.650 francs pour le « lot » (comme s'exprimait le catalogue en style de « surplus » ou de « débarras de caves et greniers ») des neuf cahiers soldés en 1931, avec tout le reste ! Mais ceci est une autre histoire...

C'est avec tristesse, avec une certaine honte aussi, que l'on feuillette les deux catalogues des « ventes Flaubert » de 1931, témoignages cruels — mais combien insuffisants pour le bibliographe ! — de la braderie qui dispersa à tous les vents des reliques de l'écrivain. On rêve d'un miracle qui rassemblerait *disjecta membra* tous ces manuscrits, tous ces dossiers dépecés pour constituer des « lots », toutes ces lettres, tous ces souvenirs éparpillés maintenant par le monde ! Rêve impossible à réaliser, mais qui nous incite à recueillir au moins avec soin les débris que le flot mouvant des ventes ramène de temps à autre, pour un instant, entre nos mains, impuissantes souvent à les retenir, afin que puisse se reconstituer un jour, dans un avenir hypothétique et de toute façon lointain, le catalogue précis et « raisonné », comme disait Charles Nodier, de tous les trésors perdus (4). Il n'est jamais trop tard pour tenter la réparation des injures.

Pierre LAMBERT.

(3) *Mémoires d'un Fou* (1838).

(4) On souhaiterait qu'une première étape de ce catalogue fût réalisée avec le répertoire complet et analytique des documents manuscrits et imprimés constituant le Fonds Flaubert de la Bibliothèque de Rouen, la Bibliothèque Flaubert à Canteleu, les documents rassemblés au Pavillon de Croisset, au Musée de l'Hôtel-Dieu de Rouen, les Fonds Flaubert de la Bibliothèque Lovenjoul à Chantilly, à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris (catalogue déjà soigneusement publié, pour ce dernier dépôt, dans le *Bulletin des Amis de Flaubert*, n° 10, pp. 36-43), etc. M. R. Rouault de la Vigne vient de publier l'*Inventaire après décès de la Bibliothèque de Flaubert*.

De quelques manuscrits de Gustave Flaubert

En 1931, on vendit 4.600 francs un manuscrit de 53 pages intitulé *Notes sur Montaigne et ses voyages* ; 3.200 francs un travail sur *Les oiseaux chasseurs et les serpents*. Une étude de *Géologie, Histoire naturelle, Faïences*, utilisée pour l'« Education sentimentale », fit 1.600 francs. Mais 14.500 francs furent donnés par un amateur en échange de : *Souvenirs, notes et pensées intimes*, contenant « des croquis destinés à des romans futurs, ou crayonnés pour le plaisir ; des phrases qu'il tenait en réserve ; des traits de mœurs contemporaines ; des pensées morales ou sociales ; des boutades ; de l'humour, un peu gros, comme il l'aimait ».

La vente de 1933 fut plus intéressante au point de vue de l'importance des manuscrits. *La queue de la poire de la boule de Monseigneur*, 24 pages, grand in-4°, qui furent vendues 2.350 francs, est une curieuse pochade composée, environ vers 1860, en collaboration avec Louis Bouilhet à qui elle inspira sept dessins, à la mine de plomb, joints au manuscrit.

Monseigneur va donner un grand repas à l'occasion de la fameuse fête rouennaise de Saint-Romain. Mais les cuisiniers sont au désespoir. C'est jour maigre. Le moyen de composer, nous vous le demandons, un copieux dîner un jour comme celui-là ? L'un d'eux eut une idée, celle d'effrayer une bande de canards, en les chassant vers une anguille fraîchement pêchée qu'ils se disputent, puis mangent. Ce subterfuge permettait de les assimiler à des canards sauvages et de les utiliser, par conséquent, pour un repas maigre. Les agapes ont lieu. Monseigneur, dédaignant le caviar, passe immédiatement au plat de résistance, lui fait complaisamment honneur, ainsi qu'aux « boules », ces petites pièces de pâtisserie rouennaise consistant en une poire entière complètement enrobée de pâte d'où émerge la queue. Il en ingurgite un bon nombre et la dernière, queue comprise.

Malaise. Lorsqu'il reprend ses sens, le vicaire fait entendre à Monseigneur que tout ce qui vient d'arriver est imputable au cuisinier Onuphre, l'auteur du stratagème des canards. Monseigneur se laisse convaincre et se rend immédiatement auprès du cuisinier pour lui signifier son renvoi, lorsqu'il avise, dans sa chambre, placée au beau milieu d'une belle feuille de papier de couleur, une queue de poire rendue par Monseigneur. Vive Monseigneur ! Le prélat montre quelque attendrissement, et du coup tombe son ressentiment.

Inutile de dire qu'au cours de cette farce rabelaisienne est faite la critique des hommes et des faits politiques du moment et que le tout est assaisonné de détails scabreux, comme Flaubert ne dédaignait pas d'en donner dans ses conversations et ses écrits non destinés à la publication.

Un collectionneur se rendit acquéreur, le même jour, pour 2.400 francs, d'un manuscrit de six feuillets grand in-4°, sur papier vergé bleu, dédié à M^{me} la baronne D. Dev, née A. D., qui n'est autre que George Sand, née Aurore Dupin, comme l'on sait, et qui avait été mariée au baron Du Devant. Ce manuscrit intitulé : *Vie du R.P. Cruchard*, par le R.P. Cerpet, est une biographie burlesque et truculente. Cruchard naît dans le pressoir à cidre d'une ferme de Marquerville, près de Bayeux. Pieux, il est placé dans un séminaire, mais reste réfractaire à l'étude jusqu'au jour où un pèlerinage provoque chez lui un changement radical. Devenu actif et travailleur, ses succès s'accusent et vont grandissant ;

ils le mènent à la cathédrale de Bayeux où il prêche. Ses mérites, dont Flaubert donne la liste ébouriffante, attirent sur lui l'attention d'un haut fonctionnaire qui l'introduit à la Cour. Notre R.P. s'y gave copieusement chaque fois que s'en présente l'occasion, à telle enseigne qu'un seigneur le définit : « le premier théologien et la première fourchette du royaume ». Dès lors, si générale est sa réputation, que les grandes dames et les nonnes le veulent toutes avoir pour confesseur. Il se montre indulgent et bon. Mais voilà que l'obésité s'empare de son corps et qu'un proche gâtisme alourdit son esprit. Il ne cesse, toutefois, d'être gai, jusqu'à l'heure suprême où il dit : « Je sens que la cruche va tout à fait se casser ».

Maints passages laissent à penser que Flaubert a peint, dans cette biographie, certains traits de son caractère et travers de son esprit intransigeant.

A partir de 1872, Flaubert signe fréquemment ses lettres à George Sand de ce nom de Cruchard (1) : « Votre vieille bedolle Cruchard, ami de chalumau. Notez ce nom-là. C'est une histoire gigantesque, mais qui demande qu'on se piète pour la raconter convenablement ». En mars 1872 : Gustave Flaubert, autrement dit le « R.P. Cruchard des Barnabites, directeur des Dames de la Désillusion ». Un peu après cette date, il adresse son manuscrit à George Sand. Elle lui fit sans doute part du divertissement que lui en procura la lecture, puisque Flaubert répond : « Je suis content de vous avoir un peu divertie avec la biographie de Cruchard. Mais je la trouve hybride, et le caractère de Cruchard ne se tient pas ! Un homme si fin dans la direction n'a pas autant de préoccupations littéraires. L'archéologie est de trop. Elle appartient à un autre genre d'ecclésiastiques. C'est peut-être une transition qui manque ». On voit qu'il jugeait sévèrement ce qu'il écrivait.

En « post-scriptum » d'une lettre d'avril 1874 à la même correspondante, Flaubert écrit : « Pourriez-vous me donner une copie, ou l'original de la biographie de Cruchard ; je n'en ai aucun brouillon et j'ai envie de la relire pour me retremper dans mon « idéal ».

George Sand lui renvoya l'original.

D'autres manuscrits d'intérêt moindre furent mis aux enchères : 180 francs celui intitulé : *Athénée, Plina, Gaulois, Appien, etc.*, recueil de 86 pages in folio, sur beau papier de Rives, constitué par un texte non copié, mais arrangé avec clarté et concision, dans la manière propre à Flaubert, varia traitant des *Deipnosophistes* (soupers de savants) d'*Athénée* (d'après la traduction de Lefèvre de Villebrune), de *l'Histoire naturelle de Pline*, de *l'Histoire des Gaulois* (d'Amédée Thierry), des œuvres d'*Hippocrate* (traduction Littré) du *Traité des Pierres* (de Théophraste), des œuvres de *Plutarque*, du *Cours de Physiologie*, de Béraud l'aîné (passages relatifs aux effets de la faim et de la soif). Ce copieux manuscrit fut utilisé par son auteur pour « Salammbo » et « Hérodiade ».

Une *Vie d'Apollonius de Thyane*, par Philostrate, manuscrit de 18 pages in-folio, fit 200 francs, et 30 francs de plus les *Lettres d'Alciphron*, manuscrit de 26 pages grand in-4°, d'une lettre aisée, comme d'ailleurs la plupart des manuscrits de Flaubert, qui avait une écriture très lisible. Ce travail est fait d'extraits relatifs aux *Courtisanes*, à *Un repas de noces*, aux *Parasites*, aux *Mœurs du peuple de Grèce*, etc., provenant de l'ouvrage de cet écrivain grec, du II^e siècle, dont le titre exact, qu'a noté

(1) Lettre du 11-10-75 à G. S. : « Votre vieux Cruchard de plus en plus bedolle ».

Lettre du 14-11-75 à G. S. : « Votre vieux Cruchard ».

Lettre du 15-4-76 à G. S. : « Votre vieux Cruchard qui vous aime », (Supplément à la Correspondance (1872 à juin 1873), Conard, édit., 1954).

Flaubert, est : *Lettres Grecques, par le rhéteur Alciphron*, ou anecdotes sur les mœurs et les usages de la Grèce. La documentation accumulée dans ce manuscrit servit, elle aussi, à la composition de « Salammbô ».

Un autre cahier autographe, de 42 pages in-4°, portant ce titre : *Empereurs romains Commode-Julien*, contient des réminiscences de ses lectures dans l'*Histoire secrète de Procope* et dans la *Décadence et chute de l'Empire romain*, de l'historien anglais Gibbon (1737-1794), relatant les détails typiques sur les mœurs, les vêtements, etc., travail que termine la liste des empereurs romains, de Tibère à Dioclétien, avec les dates de leurs règnes.

Plus récemment, on mettait en vente un manuscrit de 14 pages, in-folio. *Essai sur les mœurs*. C'est une intéressante critique de l'ouvrage du même nom dû à la plume de Voltaire. Flaubert prisait fort l'auteur de « Zaire ». S'il en goûtait l'indépendance d'esprit, il en aimait plus particulièrement encore le style, celui des « Contes » notamment. Il relut maintes fois « Candide », y trouvant un plaisir extrême.

On se rappelle que dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1576) — par quoi, soit dit en passant, il a fondé la conception moderne de l'histoire — Voltaire note, à un moment donné, que la confession auriculaire n'était point reçue, aux VIII^e et IX^e siècles, dans le Languedoc et dans les Alpes, régions dont les habitants semblent avoir persisté à s'en tenir aux usages de la primitive Eglise. Flaubert, après avoir rappelé ce passage et s'être demandé si l'auteur de l'« Histoire de Charles XII » n'avait pas « pressenti par là l'origine des Vaudois », cite sa réflexion relative à une histoire scabreuse concernant un roi et une reine de Lorraine et ajoute : « En quoi nous voyons la façon différente de juger des époques passées. L'école historique moderne trouve que l'honneur est la rosace la plus florissante du M. A. et Voltaire ne l'y aperçoit même pas... ? »

D'autres manuscrits inédits existent qui, maintenant, font la joie de quelques avisés collectionneurs d'autographes : un cours de 48 pages sur *La Grèce et la Sicile*, écrit par Flaubert pour sa nièce, et un cours d'*Histoire du Moyen âge* ; un *Programme d'histoire ancienne* ; un travail sur les *Religions de l'Antiquité* ; un autre sur le *Koran* ; un sur l'*Inde* et un sur *La Chimie* (ce dernier de 42 pages) ; trois feuillets sur les *Lotophages*, peuple de l'ancienne Afrique qui, suivant Homère, se nourrissait des fruits d'une espèce de lotus ; 128 pages consacrées à la *Littérature esthétique* ; d'autres encore. Par exemple : *Pépo va se marier*, projet de féerie, et *Amours à la brochette*, plan de pièce ; *Histoire de l'Orient*, de Hottinger, 48 pages in-4°, où se trouvent rassemblés, dans l'ouvrage du savant zurichois, les faits les plus curieux sur les mœurs et coutumes des peuples arabes, leurs cérémonies et leurs fêtes, leurs croyances, leurs religions, etc., travail qui fut utilisé pour « Salammbô ». *Notes de lecture sur le Voyage de Chardin*, 176 pages in-4°, concernant la Perse et autres lieux de l'Orient ; *Notes de physique*, 100 pages in-folio, chiffrées par cahiers I et III à XXXII, avec XI et XII bis ; *Cours de Philosophie Mallet* (1839-40), 330 pages in-4°, constitué par l'ensemble des notes du cours de philosophie suivi par Flaubert à l'âge de 18 ans ; *Influence des Arabes d'Espagne* sur la civilisation française du Moyen-Âge, mars 1837, in-folio, comprenant une page de titre, 14 pages et 1 page de notes à ajouter.

Ce qui est dû à la plume de Flaubert offrant très généralement de l'intérêt, il est à souhaiter que les principaux de ses manuscrits soient publiés.

Maurice HALOCHE.

L'EXPOSITION MADAME BOVARY

à la Bibliothèque Nationale

Le 19 décembre 1957, une exposition s'est ouverte à la Bibliothèque Nationale, pour commémorer le centenaire du grand événement littéraire que fut la publication de *Madame Bovary*.

La place exceptionnne que ce livre occupe dans l'histoire des lettres, lui vaut le privilège de faire à lui seul l'objet de cette exposition, à l'exclusion des autres aspects de l'œuvre et de la vie de Flaubert. Mais, ainsi que le précise M. Julien Cain, administrateur général de la Bibliothèque nationale, dans la préface du catalogue : « Ce n'est là qu'un ajournement. Il conviendra d'envisager un jour prochain une vaste exposition qui embrasserait l'ensemble de l'œuvre de Flaubert, et, au-delà de cette œuvre, la période de notre histoire littéraire qui vit le développement du réalisme et son évolution vers le naturalisme ».

Dans cet hommage rendu au grand écrivain, on s'est proposé de faire revivre l'histoire du chef-d'œuvre qui lui valut la célébrité et d'évoquer par le document et par l'image les divers épisodes qui en marquèrent la genèse, depuis ses origines jusqu'à sa publication et au procès retentissant auquel il donna lieu.

Prêté par la Bibliothèque de Rouen, le manuscrit autographe avec ses ébauches et ses brouillons constitue évidemment la relique essentielle de l'Exposition, le témoignage du labeur acharné auquel se livra Flaubert pendant près de cinq années.

Les « sources » les plus diverses attestent les scrupules de conscience de l'écrivain, soucieux, jusque dans les moindres détails, d'exactitude et de vérité. Sa volonté de perfection artistique, la lutte sans merci qu'il livra quotidiennement pour vaincre les difficultés du style et de la composition, sont révélées dans l'abondante et précieuse correspondance qu'il entretenait avec ses amis Louis Bouilhet et Maxime Du Camp et surtout avec sa confidente Louise Colet.

Les lieux, réels ou fictifs, où se déroule l'action sont évoqués par un certain nombre d'images : Tôtes, sa hêtrée, son pavillon abandonné ; Rouen et ses divers aspects ; Ry, enfin, où très vite s'installa la légende de *Madame Bovary*.

A ce propos, on ne peut négliger certain passage d'une lettre de Maxime Du Camp à Flaubert, datée du 23 juillet 1851 : « Que fais-tu ? Que décides-tu ? Que travailles-tu ? Qu'écris-tu ? As-tu pris un parti ? Est-ce toujours Don Juan ? Est-ce l'histoire de Madame Delamarre (sic) qui est bien belle ? ».

Cette allusion est la plus ancienne, semble-t-il, à Delphine Couturier, la jeune et malheureuse épouse de Charles Delamare, officier de santé à Ry.

Mais Emma n'est pas le « daguerréotype » d'une femme unique ; c'est une création de l'art et, par conséquent, un personnage composite où Flaubert a mis d'abord beaucoup de lui-même ; il lui a prêté en outre de nombreux traits physiques ou moraux empruntés aux « inspiratrices » dont on peut voir les portraits : M^{me} Schlésinger, Edma Roger des Genettes, Louise Pradier, Louise Colet.

Notons au passage une amusante observation faite par Maxime Du Camp à Flaubert au sujet d'un « normandisme » que l'on peut lire encore dans la copie donnée pour l'impression dans la *Revue de Paris* : « Personne ici, écrit-il, ne comprendra « les pattes rouges des coquillages ». C'est un mot de terroir inconnu à Paris ; si je n'avais redouté tes vengeances, j'aurais mis des homards » (24 septembre 1856).

Parmi les pièces concernant le procès, plusieurs lettres font apparaître avec quel soin Flaubert prépara sa défense ; d'autres ont permis de préciser la date exacte de la première audience, celle où furent prononcés le réquisitoire et la plaidoirie : 29 janvier 1857.

Une vitrine réunit quelques précieux exemplaires de l'édition originale. L'un d'eux porte le touchant hommage : « A ma bonne mère, son vieux compagnon ». Les autres sont dédiacés à des écrivains célèbres : Victor Hugo, Alexandre Dumas, Sainte-Beuve, George Sand, etc.

Les adaptations scéniques auxquelles *Madame Bovary* donna lieu n'ont pas été oubliées : une documentation illustrée évoque les pièces de théâtre, l'opéra et le film.

Enfin on peut voir dans cette exposition, un choix d'objets personnels, empruntés pour la plupart au Pavillon de Croisset, et quelques bons portraits de l'écrivain.

Madeleine COTTIN.

Correspondance de Gustave Flaubert

I

M. Gaston Bosquet — que nous remercions — veut bien nous communiquer le texte d'une lettre inédite écrite par Gustave Flaubert, à un destinataire inconnu, et acquise par lui à un libraire parisien.

Ce court billet était joint, par un amateur, à une édition originale de Festons et Astragales de Louis Bouilhet.

Quel est ce Billiard dont il est question ? De quand est datée cette lettre ? Lieu d'envoi ? Nous recueillerons les réponses avec plaisir.

Avis donc à Billiard de venir me voir au plus vite.

Je sais que Lemerre veut faire une édition des poésies de Bouilhet mais il faut s'entendre avec Lévy pour Melænis, etc... !)

Bardou veut faire reprendre « Madame de Montarcy » à l'Odéon. J'ai insisté pour « Faustine » aux Français.

J'ai trouvé notre ministre exquis.

Je suis réconcilié avec d'Osmoy.

Tout à toi

G. Flaubert

Mercredi soir.

II

Dans le Bulletin n° 11 (page 49), nous avons reproduit une lettre de Flaubert à M^{me} Lepic. La date signalée était : 17 octobre 1875.

M. Raoul Duval nous a écrit à ce sujet, signalant que, recherches faites par lui, il faudrait lire : 17 septembre 1874, au lieu de : 17 octobre 1875, avec les motifs suivants :

« Il ne semble pas possible d'assigner à cette lettre la date du 17 octobre 1875, pour la double raison que ce jour-là tombait un dimanche et non pas un jeudi, et que Flaubert était alors à Concarneau. De plus, les faits auxquels il est fait allusion : lecture de la *Féerie* à Boulet, du *Sexe Faible* à Carvalho, mise en route de Bouvard, goutte du Moscove, sont d'un an antérieurs. Tout rentre dans l'ordre au 17 septembre 1874 — qui était un jeudi. Flaubert se trouvait bien à Croisset, préoccupé de toutes les questions retrouvées dans la lettre à M^{me} Lepic ».

Consulté, M. Boquet (à qui appartient cette lettre) a, avec beaucoup de bienveillance, tout en indiquant que la lettre dont s'agit portait bien à son en-tête : Croisset, jeudi 17, et le mot d'*octobre* à la fin du 2^e paragraphe, autorisé la rectification sollicitée, ajoutant même, aimablement, que « c'est seulement, en effet, par la qualité et la précision de notre documentation que nous sentions la gloire du Maître ».

Un grand merci à nos deux amis.

AUTOUR DU CENTENAIRE DE MADAME BOVARY

Le Centenaire de la parution de *Madame Bovary* continue à faire beaucoup parler de lui. Ne nous en plaignons pas ! Voici quelques références à ce sujet :

I — Paris-Normandie, 23 septembre au 28 septembre 1957 :

Sous la signature de Jehan Le Povremoyne, interview en six chroniques de M^{lle} Gabrielle Leleu, qui a publié, en 1936, les brouillons du célèbre roman, et en 1947, avec la collaboration de M. Jean Pommier, une « Etude sur les Brouillons, les scénarios et le texte de *Madame Bovary* ».

Peut-être eussions-nous aimé qu'on parlât un peu plus de Flaubert et de son œuvre (car c'est, en définitive, de lui qu'il s'agit et non point de ses admirateurs ou critiques), mais on a toujours plaisir à évoquer le grand romancier et le grand roman. Et les confidences recueillies d'une savante exégète sont toujours une belle et profitable leçon de choses.

II. — Les Annales, décembre 1957 :

Sous la signature de Henri Guillemin, cette Revue littéraire dirigée par Félix Ambrière, publie un article de fond sur *Madame Bovary* et sur la vie littéraire de Gustave Flaubert. Excellent article, contenant de nombreux documents et une illustration copieuse de Flaubert et des siens.

Une seule ombre au tableau ! En première page, et en couverture de la Revue, et en référence : « Delphine Delamare (1822-1848) par

Joseph Court. Plusieurs historiens, comme on sait assurent qu'elle a fourni à Flaubert, le modèle de Madame Bovary... » Or, répétons-le à nouveau, le portrait que beaucoup de Revues ont utilisé est le portrait de M^{me} Joseph Court (qui se trouve au Musée des Beaux-Arts de Rouen, salle 20) et non pas de Delphine Delamare, née Couturier, qui fut le modèle (ou non) d'Emma Bovary.

Nous avons cru devoir, comme les nombreuses fois précédentes, signaler cette erreur au Directeur des « Annales » (notre lettre du 6 décembre 1957). Nous avons eu la satisfaction, dans le numéro suivant (« Les Annales », janvier 1958) de voir la rectification souhaitée (page 56), le chroniqueur ajoutant même que nos justes observations « détruisaient une assertion que d'aucuns tenaient pour certaine ».

Nous ne demandons pas autre chose et remercions à nouveau « Les Annales » de leur aimable courtoisie à l'égard de notre Société.

III. — Paris-Normandie, 11 décembre 1957 :

Sous la signature de Gabriel Reuillard, vivant article sur Maynial, Maupassant et Flaubert. On sait la part prépondérante prise par notre grand et fidèle ami Edouard Maynial dans les études flaubertiennes. M. Maynial, qui enseigna longtemps au Lycée Corneille de Rouen, a publié des ouvrages remarquables sur la Jeunesse de Flaubert et sur la Vie et l'Œuvre de Maupassant. La Bibliothèque Municipale de Rouen a, de lui, des manuscrits de grande valeur. Gabriel Reuillard rend un bel hommage au lettré et au professeur, sans oublier le Président des Amis de Maupassant. Et combien a-t-il raison !

IV. — Exposition Madame Bovary à la Bibliothèque Nationale. 15 Décembre 1957-15 Février 1958 :

Par les soins diligents de M. Jacques Suffel, attaché à la Bibliothèque Nationale, et de M^{lle} Madeleine Cottin, adjointe au Département des Manuscrits, une très intéressante Exposition se rapportant au Centenaire de la parution de Madame Bovary a eu lieu à la Bibliothèque Nationale de Paris, du 15 décembre 1957 au 15 février 1958. Il y a eu 134 documents exposés, dont beaucoup provenaient de Rouen et de Croisset et se rapportant à la vie et à l'œuvre de Flaubert (manuscrits, lettres, encrier, plumes d'oie, etc...). La Société des Amis de Flaubert adresse ses compliments aux savants érudits qui ont permis la réalisation de cette Exposition, et le Bulletin est heureux d'avoir pu reproduire ci-dessus un article de M^{lle} Madeleine Cottin à ce sujet.

FLAUBERT A PARIS

I. — Exposition Homais à la Salpêtrière

Cette affirmation — la pharmacie Homais à la Salpêtrière ! — surprendra bien des flaubertistes qui imaginent la pharmacie Homais demeurée à Ry... ou ailleurs.

Pourtant, je l'ai vue à Paris, cette pharmacie, de mes yeux vue. Il est vrai qu'il s'agit d'une reconstitution, à la Salpêtrière, dans une intéressante exposition ayant pour thème « Claude Bernard et son temps », que « Les Entretiens de Bichat » viennent d'organiser.

Devons-nous souligner avec orgueil, pour nos compatriotes, que cette exposition doit beaucoup au Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu de Rouen pour de nombreuses pièces : des pots de porcelaine blanche en provenance de la pharmacie Jouanne, de Ry (Homais d'Yonville dans le roman) ; des bocal à sangsues, des mortiers en bois et en marbre, un pilon « porphyre » pour pommade ophtalmique, un pèse-alcool, un microscope d'ivoire, des moules anciens pour suppositoires, une boîte à ventouses, une seringue pour piqûres, ayant appartenu au chirurgien Achille-Cléophas Flaubert, frère de Gustave, etc.

Mais la pièce rare, la plus « spectaculaire », celle sur laquelle de nombreux visiteurs se penchent plus particulièrement, c'est la tête phrénologique ayant appartenu à l'officier de santé Delamare (alias Bovary). Il la reçut, selon le romancier, pour sa fête, toute marquée de chiffres jusqu'au thorax et peinte en bleu. Remarqué aussi la copie de l'acte de décès du pauvre mari si aisément berné. De même, surtout, l'exemplaire du « Traité du pied bot », par Vincent Duval (1839), avec une dédicace de l'auteur au père du romancier, largement compulsé et annoté en marge par celui-ci.

Nouvel exemple du labeur exemplaire d'un des plus prestigieux ouvriers de la littérature française.

Tout cela est présenté, parmi bien d'autres curiosités qui parlent parfois autant au cœur qu'à l'imagination avec infiniment de goût.

Gabriel REUILLARD.

(« Paris-Normandie », jeudi 3 octobre 1957).

II. — Exposition Madame Bovary à la Bibliothèque Nationale

À côté de l'importante Exposition Baudelaire et à l'occasion du centenaire des *Œuvres de Mallarmé*, la Bibliothèque Nationale a présenté, le 15 décembre 1957, une Exposition *Madame Bovary*, à l'occasion du centenaire de la parution du roman.

Par les soins des plus avisés de M. Jacques Suffel, attaché à la Bibliothèque Nationale, et de M^{lle} Madeleine Cottin, conservateur adjoint du Département des Manuscrits, la Bibliothèque Nationale a réuni 134 documents puisés aux meilleures sources et du plus haut intérêt.

On se doute — et c'est tout à notre honneur — que Rouen, aussi bien de sa Bibliothèque municipale que du Pavillon de Croisset, a fourni un nombre important de ces documents et des objets présentés.

On y retrouve, grands ouverts, les fameux Brouillons et Scénarios déposés à la Bibliothèque rouennaise par M^{me} Franklin-Grout. Voisinent aussi les Mémoires Ludovica, tous les dessins, photos, légendes exposés presque en permanence à Rouen. Mais on y trouve aussi de très précieux documents concernant Achille-Cléophas Flaubert, des lettres (dont une, typique, sur les origines de Madame Bovary) de Maxime Du Camp, venues de la Collection Lovenjoul, de Chantilly ; une très belle photographie de Louise Pradier, des portraits-charge de Flaubert et de Louise Colet, et, d'une manière générale, des éléments de premier ordre sur la genèse, les travaux et le procès du célèbre roman.

L'Exposition Bovary a remporté un grand succès, si grand même qu'elle a été prolongée jusqu'au 15 mars.

La Bibliothèque Nationale avait bien voulu convier la Société des Amis de Flaubert à l'inauguration de l'Exposition. M. Jacques Toutain-Revel représentait la Société, entouré de nombreux amis parisiens.

M^{lle} Madeleine Cottin, qui avait si heureusement coopéré à la tenue de cette Exposition, a bien voulu nous faire parvenir un article à ce sujet. Nous l'en remercions et publions ci-dessus cet article.

Autour de Flaubert et de son œuvre

Le Comité Bovary

Le Comité Bovary, constitué à Ry pour célébrer tout à la fois le souvenir du roman et le charme indéniable de cette localité, vient de publier ses Cahiers. On y trouve trace de l'activité du Comité : réception des touristes, mise en place de la pierre tombale de Louise Mutel, la première épouse de Benoist-Eugène Delamare ; apposition de plaques aux lieux où vécurent les époux Delamare-Couturier, et, en général, tout ce qui peut évoquer Madame Bovary.

Si le roman de Flaubert fut un roman composite, l'écrivain puisant ici et là les éléments qui lui étaient nécessaires, il n'est pas à rejeter, bien au contraire, l'idée que certains éléments trouvés à Ry, soit dans les paysages, soit dans les personnages, aient été utilisés par Flaubert.

Les Cahiers du Comité Bovary sont à lire et à encourager.



Flaubert le Mystique

Figaro Littéraire, du 11 mai 1957.

Dans le « Figaro Littéraire » du 11 mai 1957, très bel article de François Mauriac, intitulé « Flaubert le Mystique » et où l'auteur peint Flaubert, prisonnier mystique non point d'une phrase qui lui « a desséché le cœur », comme le lui reprochait sa mère quand Louise Colet vint — vainement — à Croisset, en 1855, relancer pour la dernière fois son amant, mais un Flaubert véritablement épris de son Art et de sa plume et qui subordonne toute sa vie à son œuvre.

Don Amoros, Héros flaubertien

Paris-Normandie du 13 septembre 1957.

Dans le « *Paris-Normandie* » du vendredi 13 septembre 1957 et sous le titre « Un Héros Flaubertien », notre ami Gabriel Reuillard évoque la curieuse silhouette de Don Francisco Amoros, marquis de Sotelo, regidor de San Lucor, colonel diplomate et fervent zélateur de la gymnastique... en 1840.

Il faudrait pouvoir tout citer de cet intéressant article. Don Amoros fut passionné de gymnastique, cherchant à entraîner ses nombreux amis et admirateurs à ce sport enviable entre tous (et n'y réussissant pas toujours !), mais fondant tout de même, grâce à de généreuses subventions, son célèbre Gymnase parisien. Amoros, non seulement exerçait l'art de la gymnastique, mais accompagnait celle-ci par des chants particulièrement entraînants.

Gustave Flaubert connut Don Amoros, et s'il ne pratiqua point la gymnastique (il avait horreur du mouvement !), le prit, à coup sûr, comme prototype de l'un de ses héros Bouvard et Pécuchet qui, eux, se livrent au sport.

L'article de Gabriel Reuillard est donc, du point de vue de l'exégèse flaubertienne, du plus haut intérêt.



Delphine Delamare s'est-elle suicidée ?

Figaro Littéraire du 28 septembre 1957.

Dans le « *Figaro Littéraire* » du samedi 28 septembre 1957, M. André Billy, de l'Académie Goncourt, examine en un article très vivant la question du suicide éventuel de Delphine Delamare, se servant des renseignements précieux transmis à ce sujet par M. Gaston Bosquet, notre fidèle adhérent. M. Billy donne quelques indications sur l'empoisonnement qui, il faut le reconnaître, ne fut point nié par quelques témoins de l'époque, et fut, au contraire, corroboré par le fils Jouanne dans une lettre écrite alors sous l'anonymat, à Georges Dubosc, après son retentissant article du 2 décembre 1890.

M. Billy conclut ainsi :

« La preuve de ces difficultés » (il s'agit des difficultés d'argent des époux Delamare) « voilà l'apport principal, la contribution positive de mon érudit correspondant au dossier d'une affaire qui passionnera longtemps encore l'opinion littéraire ».



Exposition Homais

Paris-Normandie du 3 octobre 1957.

Dans le « *Paris-Normandie* » du jeudi 3 octobre 1957, reportage intéressant de Gabriel Reuillard sur l'Exposition qui s'est tenue à la Salpêtrière, sous le titre : **Claude Bernard et son temps, Exposition** dont nous donnons un compte rendu détaillé ci-dessus.



L'Elève Flaubert à Rouen

Bulletin de *Notre Vieux Lycée*, octobre 1957.

Le Bulletin de notre vieux Lycée reproduit, en sa page 192, l'article paru dans le Bulletin n° 10 sur l'Elève Flaubert (Gustave) au Collège Royal de Rouen. Nous sommes heureux de la sympathie littéraire que veut bien nous réserver le Bulletin du Lycée de Rouen et du mot aimable à notre égard qui « chapeaute » cette reproduction.



Hemingway et Flaubert

Informations et Documents, 1^{er} novembre 1957.

Dans « Informations et Documents » du 1^{er} novembre 1957, article sur La Nouvelle dans la Littérature Américaine et notamment sur l'œuvre de Hemingway, le célèbre conteur américain, inventeur Outre-Atlantique de la *Short Story*, qui, aux dires de ses critiques, a beaucoup pris dans l'héritage flaubertien. Citons volontiers cet extrait :

« Par l'intermédiaire de Gertrude Stein, qui lui apprit beaucoup, Hemingway, l'auteur des *Neiges du Kilimandjaro*, a subi l'influence de Flaubert. Il suffit de rappeler, pour souligner l'importance de Flaubert aux yeux de Gertrude Stein et de ses amis, que Miss Stein a écrit son célèbre recueil de nouvelles : *Trois Vies*, à l'imitation des *Trois Contes*. Le souci de la langue, le choix minutieux des mots, l'importance accordée au rythme, et jusqu'à un certain sens de l'absurde, tout cela chez Hemingway, est éminemment flaubertien ».



Les Familles Maupassant et Flaubert

L'Echo de la Mode, 15 décembre 1957.

Dans « L'Echo de la Mode » du 15 décembre 1957 (numéro 50), excellent et vivant article de J.-L. Bognoux sur Guy de Maupassant, sur Gustave Flaubert et sur les familles Maupassant et Le Poittevin, si intimement liées à la famille Flaubert. Reproduction de quatre lettres de Flaubert à son disciple (1863 — 1878 — 1880).



Lettre de Gustave Flaubert à Louise Colet

Figaro Littéraire du 21 décembre 1957.

Dans le « Figaro Littéraire » du samedi 21 décembre 1957, M. Jacques Suffel, attaché à la Bibliothèque Nationale, publie le texte d'une lettre inédite de Gustave Flaubert à Louise Colet, écrite le dimanche 7 mars 1847, et qui semble (comme indiqué) être un premier adieu de Flaubert à la Muse ; avant leur rupture définitive en 1854 ou 1855 (1). Cette lettre est curieuse à plus d'un titre ; il y est question de la jalousie irascible de Louise Colet, reprochant à Flaubert de courtiser la femme de Phidias, en l'espèce Louise Pradier, née d'Arcet. L'auteur de *Madame*

(1) Le Bulletin Flaubert a reproduit dans son numéro 6, page 30, la lettre qui semble vraiment la dernière de Gustave Flaubert à Louise Colet, en date du 5 mars 1855, et dont les termes sont vraiment inexorables.

Bovary s'en défend (2), tout en reconnaissant que Louise Pradier lui apparaît « comme le type de la femme avec tous ses instincts, un orchestre de sentiments femelles... »

L'article de M. Jacques Suffel est illustré de deux belles reproductions de Louise Colet (d'après la toile bien connue qui est au Musée de Versailles) et de Louise Pradier (d'après une excellente photographie de la collection Albert Gilles).

*
**

Les modèles d'Emma Bovary

Liberté-Dimanche du 5 janvier 1958.

Dans la « Liberté-Dimanche » du dimanche 5 janvier 1958, M. André Renaudin, à la suite de l'Exposition centenaire Bovary à la bibliothèque Nationale, écrit un excellent article sur les différentes femmes connues de Flaubert et qui lui auraient servi ou auraient pu lui servir de prototypes pour Emma Bovary.

Ce sont : Delphine Delamare, née Couturier ; M^{me} Maurice Schlésinger, Louise Colet, Edma Roger des Genettes, Louise Pradier, née d'Arcet.

L'article se termine par une juste et documentée appréciation sur les amours tapageuses de Gustave Flaubert et de Louise Colet, cette Muse irascible avec laquelle l'écrivain, après une première brouille, rompit définitivement en 1855.

*
**

Quand Maupassant, Mirbeau, Flaubert et Tourgueneff jouaient la Comédie

Paris-Normandie, 24 janvier 1958.

Sous ce titre suggestif, le « Paris-Normandie » du vendredi 24 janvier 1958 publie un amusant éditorial sur l'atelier du peintre Maurice Leloir, le fondateur du Musée du Costume, situé à Paris, et sur les nombreux amis normands du peintre, parmi lesquels Maupassant et Flaubert.

C'est dans cet atelier, situé quai Voltaire, à Paris, que fut représentée, le 13 avril 1875, la pièce plutôt légère de Guy de Maupassant, intitulée : *La Feuille à l'envers*, dont les rôles d'hommes étaient tenus par Lafaille, Octave Mirbeau, Robert Pinchon, Georges Merle et le peintre lui-même, Maurice Leloir.

On se rappelle que cette pièce — dont Flaubert dirigeait les répétitions — et qui amusa l'auditoire, scandalisa l'opinion publique, encore que Flaubert le décrivant aux Goncourt (qui assistaient, bien entendu, au spectacle), disait « que la représentation en avait été rafraîchissante ».

*
**

Flaubert à Jérusalem

Mercure de France de janvier-avril 1958.

Dans le « *Mercure de France* » de janvier-avril 1958, sous la signa-

(2) Rappelons que Louise Pradier vivait, dès 1845, séparée de fait (et non séparée de corps comme il a été écrit un peu vite) de son mari et qu'elle avait été pourvue d'un Conseil judiciaire.

ture de Rhéa Thénen, pittoresque article sur Flaubert à Jérusalem. L'auteur y retrace, en termes excellents, le voyage de Flaubert avec Maxime Du Camp, de 1849 à 1851, et « l'amère déception » de l'écrivain à la vue de Jérusalem, qui lui fait l'effet « d'un charnier fortifié ». Là où il s'attendait à trouver Dieu, il a trouvé la haine des humains, la bassesse, l'égoïsme, l'imprudence. Et le voyageur de conter, en effet, sa déception aussi bien à sa mère qu'à Bouilhet. L'article est intéressant à lire et, bien entendu, à conserver.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Madame Bovary en Hongrie

M. A. Gyergyai, professeur de Lettres étrangères à la Faculté des Lettres de Budapest, traducteur en hongrois de l'*Education Sentimentale* de G. Flaubert, et qui préface actuellement la traduction dans la même langue de *Madame Bovary*, a donné, en octobre, novembre et décembre, une série de conférences à Budapest pour le centenaire de ce roman.

Flaubert et la Légion d'Honneur

Faire un compte rendu dans un journal — ce qu'en terme de métier on appelle « un papier » — n'est pas toujours chose aisée, et l'on doit, à l'évidence, excuser ceux des gens de plume qui, talonnés par les exigences et les horaires d'un tirage rapide, involontairement, commettent des erreurs.

Gustave Flaubert n'a pas échappé à cette infortune ! Une première fois, dans le compte rendu de l'Exposition Centenaire Bovary du Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu de Rouen (Décembre 1956-Janvier 1957), notre ami M. M. déclarait que Flaubert n'était point décoré de la Légion d'Honneur (« Paris-Normandie » du 3 janvier 1957). Un de nos adhérents, le très regretté François Peaucelle, signala que Flaubert avait été décoré du ruban rouge le 15 août 1866, et le journal où le compte rendu avait paru inséra, le samedi 5 janvier 1957, un rectificatif sous le titre : *Gustave Flaubert était chevalier de la Légion d'Honneur*, remerciant même M. Peaucelle de son intervention.

Dans le compte rendu de l'Exposition Centenaire Bovary à la Bibliothèque Nationale de Paris, le même journal (20 décembre 1957) s'étonna fort, sous la plume du rédacteur A. R., que le peintre Giraud, en son célèbre portrait-charge (date vraisemblable 1867) eut mis à la boutonnière de Gustave Flaubert le ruban rouge, affirmant que le grand rouennais n'avait point la Légion d'honneur (erreur ou fantaisie du peintre) et qu'à l'annonce de cette nouvelle, les flaubertistes ne manqueraient pas de s'assembler autour de leur saint patron pour y fêter la Saint-Polycarpe !

M. Toutain-Revel écrivit au directeur du journal (20 décembre 1957), en signalant, comme l'avait fait une première fois M. Peaucelle, que Flaubert avait parfaitement le droit de porter la Légion d'honneur, comme l'ayant reçue (voir ci-dessus) le 15 août 1866. Fort obligeamment,

le journal inséra un rectificatif, le 23 décembre 1957, à peu près dans les termes du premier. Nous remercions vivement l'administrateur de « Paris-Normandie » de ce geste qui, pour être le deuxième en la matière, n'en est pas moins plus précieux à l'égard de Flaubert et de notre Société.

Dans son pittoresque éditorial du dimanche 28 décembre 1957, le « Liberté-Dimanche », en relatant brièvement le double avatar échoué à la mémoire du grand Flau, pronostique : « Mais attention, jamais deux sans trois ! ».

O destin des grands hommes, comme ton lustre est parfois malaisé à défendre !

La Bibliothèque Flaubert à Croisset

Dans son numéro 3^e Trimestre 1957, la Revue des Sociétés Savantes de Haute-Normandie a publié un article de M. Rouault de la Vigne, intitulé « Inventaire après décès de la Bibliothèque Flaubert ».

Cet article, excellent, et dont nous conseillons la lecture, expose de façon parfaite ce que fut la bibliothèque Flaubert au décès de l'écrivain (8 mai 1880), ce qu'elle est devenue et de quelle manière cette bibliothèque, précieuse encore malgré les « écrémages » successifs dont elle a été l'objet depuis 75 ans, est revenue la propriété de Croisset où elle y est en dépôt.

Nous avons, à maintes reprises, parlé de ce retour et des modalités l'ayant précédé (voir notamment Bulletin n° 4).

Toutefois, une erreur s'étant produite dans le compte rendu paru, notre Société a cru devoir adresser à M. le Directeur-gérant de la Revue des Sociétés Savantes la lettre suivante :

ROUEN, le 27 Novembre 1957.

Monsieur le Directeur de la Revue des
Sociétés Savantes de Haute-Normandie.

ROUEN.

Monsieur le Directeur,

La Revue des Sociétés Savantes de Haute-Normandie, troisième trimestre 1957, a publié un excellent article de M. René Rouault de la Vigne, intitulé : « Inventaire après décès de la Bibliothèque de Flaubert ».

Voulez-vous autoriser notre Société à préciser que la Bibliothèque Flaubert qui appartenait effectivement à l'Académie Française comme l'ayant acquise de Louis Bertrand, a été donnée à l'Association des Amis de Flaubert, pour être déposée à la Mairie de Croisset-Canteleu (décision de l'Académie Française du 22 septembre 1949).

Les démarches et formalités de retour des précieux meubles ont été entreprises et conclues en commun par le Président de l'Association et le Maire de Canteleu-Croisset.

Il n'y a pas eu de nomination de Conservateur.

Je vous demande instamment de ne pas voir en cette précision le moindre désir d'avantager en quoi que ce soit notre Société ; ce serait une pensée impie, s'agissant de Flaubert, mais simplement l'utilité qu'il

semble y avoir à compléter un article dont la lecture est profitable à tous, et dans un strict but de vérité, sans plus.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

Le Président.

Le quotidien *Paris-Normandie* (vendredi 21 mars 1958) et l'hebdomadaire *Liberté-Dimanche* (dimanche 23 mars 1958) ayant, à juste titre d'ailleurs, analysé en leurs chroniques littéraires le texte de M. Rouault de la Vigne, la Société des Amis de Flaubert a transmis à ces deux organes de presse la lettre ci-dessus reproduite, en attirant leur bienveillante attention sur la nécessité, semble-t-il, de cette légère mise au point, ce qui a été fait. Remerciements.

QUESTIONS ET RÉPONSES

I. — *La tombe de Madame Bovary à Ry.*

Dans le *Cerf-Volant* (Cahier Littéraire trimestriel, publié à Paris) de janvier 1958, est posée la question suivante :

En septembre dernier, par un jour pluvieux, je me suis arrêté à Ry. Dans l'herbe verte, à gauche du porche de l'église, j'ai lu sur une pierre grise : Delphine Delamare. Pierre et gravure semblent anciennes. Or, dans un guide d'une collection bien informée, éditée en 1952, j'ai lu : « la pierre tombale a disparu ».

Petite énigme que « Les Amis de Flaubert » voudront peut-être m'expliquer ? Car le Bulletin de cette Société parle de notre grand écrivain avec vénération et rectifie, non sans véhémence, les erreurs que l'on commet à ce sujet. Dans l'article qu'il publie relativement à l'exposition du Centenaire de *Madame Bovary*, je vois que parmi les documents iconographiques exposés figure la pierre tombale de Delphine Couturier, à Ry. La question reste donc posée.

RÉPONSE. — La pierre dont s'agit est une pierre triangulaire, en forme de toit, et qui couvre les tombes familiales. Elle est effectivement déposée à gauche de l'église de Ry, sur le tertre gazonné où elle a été d'ailleurs ramenée tout récemment. Mais ce n'est point la pierre tombale de Delphine Couturier, mais celle de *Louise Mutel*, la première épouse de Benoist-Eugène Delamare, née à Fresne-le-Plan, le 14 octobre 1807 et décédée à Ry, sans enfants, le 12 décembre 1837.

Cette pierre triangulaire porte sur l'une de ses faces l'inscription suivante : « Souvenez-vous dans vos prières de Madame Delamare née Louise Mutel, à Fresne-le-Plan, le 14 octobre 1807, décédée à Ry le 12 décembre 1837 ».

Et sur l'autre face : « Madame Veuve Grandin née Emilie Mutel, décédée à Ry le 2 février 1891, munie des Sacrements de l'Eglise. Priez Dieu pour le repos de son âme » (1).

La pierre triangulaire en forme de fer de lance, dont plusieurs clichés

(1) Emilie Mutel, sœur, vraisemblablement, de Louise Mutel.

ont été reproduits (un notamment à l'Exposition Centenaire Bovary au Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu de Rouen : décembre 1956-janvier 1957, et qui était effectivement la pierre tombale de Delphine Couturier, *seconde épouse Delamare*, décédée à Ry le 6 mars 1848, a disparu comme la tombe elle-même, mise en morceaux, dit-on, lorsque le cimetière fut assaini. Nous n'avons aucune nouvelle précise sur la date d'enterrement et sur le sort de cette pierre tombale.

En résumé, ce que le voyageur du « Cerf Volant » a vu à Ry, en septembre 1957 « par un jour pluvieux », n'est pas la pierre tombale de Delphine Couturier, mais celle de Louise Mutel.

(Renseignements recueillis de M. Vérard, président du Comité Bovary, de Ry, et par M. Toutain-Revel, président des Amis de Flaubert).

De M. A.-F.-J. Jacobs, à Leeuwarden (Pays-Bas).

I. — *George Sand se trouvant à Saint-Valery-en-Caux* (Seine-Maritime, alors Seine-Inférieure) en profite pour aller voir Flaubert à Croisset. L'écrivain lui conseille de prendre à Saint-Valery « la guimbarde jusqu'à Motteville... ». Pourquoi ? Qu'en était-il à l'époque (août 1866) des relations ferroviaires entre Saint-Valery et Croisset ?

RÉPONSE. — Motteville est situé sur la ligne Rouen-Yvetot-Le Havre. Cette ligne, prolongement de la ligne Paris-Rouen créée en 1843, a été inaugurée en 1847. A l'époque (août 1866), il n'y avait pas le raccordement Motteville-Saint-Valery-en-Caux qui n'a été créé qu'en 1880. Il n'y avait qu'une diligence Saint-Valery à Motteville où l'on rejoignait la ligne ferrée menant jusqu'à Rouen. De Rouen à Croisset, on se rendait en voiture (2 km. 500). L'indication donnée par Flaubert de « prendre la guimbarde jusqu'à Motteville » est donc exacte.

II. — *En septembre 1866*, George Sand envoie à Flaubert deux exemplaires de son portrait ; l'un exécuté par Couture, l'autre par Marchal. Que sont devenus ces deux portraits ?

RÉPONSE. — Malgré nos recherches, nous n'avons pas trouvé trace de ces deux portraits remis à Flaubert. La seule indication recueillie est que dans la *Correspondance* Flaubert, tome V, page 283, et *Supplément de la Correspondance*, tome II, page 80, il est question de Couture et pas en termes très flatteurs ! Qui pourra nous renseigner davantage ?

III. — *En septembre-octobre 1866*, il y a eu des inondations de la Seine. Est-ce que Rouen (et Croisset) ont souffert de ces inondations ? Les journaux de Rouen en parlent-ils ?

RÉPONSE. — Il est exact qu'en septembre-octobre 1866, il y a eu, mais dans toute la France de l'Ouest et principalement dans la région de la Loire, de sérieuses inondations. Il a été ouvert (voir *Le Moniteur* de l'époque) une souscription nationale. L'Empereur s'est inscrit pour 100.000 francs, l'Impératrice pour 50.000 francs, le Prince impérial pour 10.000 francs. Sollicitée, la Ville de Rouen a souscrit 5.000 francs et chacun des maire et adjoints pour 300 francs. Le département de la Seine-Inférieure a centralisé, pour notre région, les souscriptions.

Les inondations n'ont affecté que sommairement Rouen et Croisset. La crue de la Seine est d'ailleurs annuelle, bien qu'en général plus tardive, de janvier à Mars. Les journaux de Rouen de fin septembre (notamment 26 septembre) et du début octobre 1866 parlent, mais à titre épisodique, des inondations dans la région rouennaise qui ont été certainement moins graves que dans le bassin de la Loire.

IV. — *En janvier 1869*, Gustave Flaubert assiste au mariage de la fille du Préfet. Les journaux de Rouen en ont-ils parlé ? Qu'en est-il de ce mariage ?

RÉPONSE. — Le jeudi 7 janvier 1869, M^{lle} Marie Leroy, seconde fille de M. le baron Leroy, préfet de la Seine-Inférieure et sénateur, épousait M. Henry Faton de Favernay, sous-préfet de l'arrondissement de Mayenne. Le contrat de mariage avait été établi par M^e Guébert, notaire à Rouen, le 6 janvier, et le mariage civil avait été célébré le jour même, jeudi 7 janvier, à onze heures, par M. Lefort, adjoint. Le mariage religieux eut lieu à la Madeleine, à onze heures trente. Les journaux de Rouen relatent, en termes flatteurs, la cérémonie (voir notamment le *Journal de Rouen* du vendredi 8 janvier 1869).

La famille Flaubert assistait à la cérémonie. Le contrat de mariage, reçu comme dit ci-dessus par M^e Guébert, notaire, le 6 janvier 1869, porte un nombre très important de signatures, parmi lesquelles celle des Flaubert.

V. — *Le 14 octobre ou plutôt le 14 novembre 1866*, Flaubert écrit à George Sand pour lui dire qu'il va envoyer sa nièce chez un Conseiller à la Cour d'Appel pour plaider la cause d'un protégé de George Sand et ajoute : « Le seul Conseiller de notre connaissance intime est aujourd'hui de noce et par conséquent inabordable... ». Dans cette même lettre il dit qu'il a « un ami fort lié avec le Président... ». Quel est ce Conseiller ? Quel est cet ami ? Quel est ce Président ? Et quel est ce mariage ?

RÉPONSE. — Les seules indications trouvées sont celles-ci. Le 14 octobre 1866 était un dimanche ; il n'y eut pas de mariage ce jour-là et la lettre semble pouvoir être datée du 14 novembre 1866. Le 17 novembre 1866 a été célébré à Rouen le mariage de François Merry-Delabost, docteur en médecine (famille très connue à Rouen et qui a laissé une belle descendance) avec M^{lle} Emilie Wasson, fille d'un industriel de Rouen. Le contrat de mariage a été signé le 14 novembre 1866, chez M^e Le Prevost de la Moissonnière, notaire à Rouen ; parmi les témoins au mariage figure le Docteur Achille Flaubert, frère de Gustave, alors chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, et M. Edouard Couvet, avocat général à la Cour Impériale de Rouen. Est-ce le « Conseiller » dont parle Flaubert à George Sand ? Nous ne saurions le dire. Parmi les Conseillers à la Cour d'Appel siégeant à l'époque (1866), trois noms doivent retenir l'attention :

Celui de Clogenson, que la famille Flaubert connaissait depuis 1856 ; mais il y a lieu de remarquer qu'il cessa ses fonctions à cette époque (1856) et qu'en 1866, il était Conseiller honoraire.

Celui de Censier, à l'époque envisagée (1866), Conseiller en exercice, que la famille Flaubert connaissait depuis février 1861 et qui vint dîner pour la première fois à Croisset le 29 juin 1868 (voir la correspondance Flaubert).

Et surtout celui de Alexandre Heuzey, qui fut le père de Léon Heuzey, le professeur helléniste de l'Institut de France, ami intime de Gustave Flaubert, Alexandre Heuzey était non seulement lié avec la famille Flaubert, mais il en était apparenté. Son nom figure d'ailleurs sur la lettre de faire part du décès de Gustave Flaubert (8 mai 1880). Il était Conseiller à la Cour d'Appel de Rouen en 1866.

Le Président de la Cour d'Appel était Boivin-Champeaux.

VI. — Flaubert parle dans une lettre de 1866 de ses « revenus modestes ». Qu'en est-il exactement ?

RÉPONSE. — Réponse difficile à faire, car les hommes de lettres (de métier) disent toujours qu'ils ont des revenus modestes et que leurs familles n'en ont guère davantage... Indiquons toutefois qu'à l'époque (1866) la famille Flaubert avait un train de vie particulièrement aisé. M^{me} Flaubert mère possédait une ferme en Champagne, une ferme à Deauville, la propriété de Croisset, un appartement à Rouen, une importante domesticité et un revenu mobilier. Gustave était non seulement logé et nourri à Croisset, mais il avait tout de même quelques revenus littéraires. Si *Madame Bovary*, en 1856, avait été cédé à l'éditeur Lévy pour la somme infime de 800 francs, Flaubert avait reçu un « dessous de table » de 2.000 francs, et percevait le fruit des éditions postérieures. Il avait vendu le manuscrit de *Salammbo* pour 10.000 francs, ce qui lui permettait de mener une vie confortable entre Croisset et Paris où il avait tout de même un appartement et un domestique. Son voyage en Orient (1849-1851) lui avait coûté 27.000 francs (5 millions 400.000 francs de notre monnaie !... qui dit mieux ?). On peut estimer qu'à l'époque le cohéritier Flaubert (Gustave, sa mère, sa nièce) avait un revenu de 30 à 40.000 francs or, soit 6 à 8 millions de notre monnaie. Les « difficultés d'argent » ne commencèrent qu'en 1876, lors de la déconfiture Commanville et quatre ans après le décès de M^{me} Flaubert mère (1872). La légende d'un « Flaubert pauvre » « est donc à réexaminer soigneusement. Si Gustave n'eut personnellement que peu de revenus du capital familial, c'est parce que au partage des biens inventoriés au décès de sa mère, il fut doucement exhéredé au profit de sa nièce (l'écrivain s'en plaignait d'ailleurs assez amèrement) qui notamment eut Croisset en pleine propriété, avec réserve d'un petit droit d'habitation en faveur de son oncle. Ajoutons qu'Achille Flaubert, le frère de l'écrivain, avait un revenu provenant de son emploi et de ses travaux personnels de l'ordre de 100.000 francs-or (20 millions de notre monnaie).

(Renseignements recueillis par M. J. Toutain-Revel, président, et M. L. Andrieu, secrétaire de la Société).

VII. — Est-ce que *Faustine*, de Louis Bouilhet, et la *Conjuration d'Amboise* ont été, après Paris, représentées à Rouen ?

RÉPONSE. — *Faustine* a été représentée à Paris, le 20 février 1864 (Porte Saint-Martin), et n'a pas été représentée à Rouen. La *Conjuration d'Amboise* a été représentée à Paris (Odéon) le 30 octobre 1866 (ce fut un gros succès : 105 représentations) et joué à Rouen (Théâtre des Arts) le samedi 8 décembre 1866 (14 représentations). On sait la part importante prise par Gustave Flaubert et « quarante rouennais » pour assurer le succès de la *Conjuration d'Amboise*.

(Renseignements recueillis par M. le chanoine Letellier, auteur d'un *Louis Bouilhet*, et par M. René Sénilh, trésorier de la Société).

Journaux et Revues qui veulent bien parler de notre Bulletin

Notre Société et le Régionalisme

Terroirs Vivants de juillet-décembre 1957.

Dans le numéro « *Terroirs Vivants* » de juillet-décembre 1957, Revue régionaliste, d'ailleurs du plus haut intérêt, aussi bien pour la noble cause qu'elle défend que par son excellente présentation, cette Revue, sous la rubrique Seine-Maritime, veut bien parler du Bulletin n° 11 de notre Société, en relater le sommaire et en vanter le mérite.

Un grand merci à « *Terroirs Vivants* », et... qu'il continue. Tous les flaubertistes s'en réjouiront, car le maître du terroir, ce fut, à coup sûr, Flaubert.

**

Notre Bulletin n° 11

Paris-Normandie du 28 novembre 1957.

Dans le « *Paris-Normandie* » du jeudi 28 novembre 1957, sous la signature G. P., le critique littéraire veut bien réserver quelques lignes élogieuses à notre Bulletin n° 11, récemment paru à l'époque.

Nous remercions vivement l'aimable chroniqueur et nous nous réjouissons de l'intérêt de plus en plus grand porté à notre Bulletin par de très nombreux lecteurs.

**

Notre Bulletin n° 11 à l'Education Nationale

Dans l'« *Education Nationale* », Revue hebdomadaire d'information pédagogique du 12 décembre 1957 (numéro 35), quelques lignes de bon accueil saluent la parution du dernier Bulletin Flaubert et en détaillent le sommaire.

Voilà qui est de bonne confraternité littéraire ; remerciements.

**

Notre Bulletin n° 11

Liberté-Dimanche, 22 décembre 1957.

Dans la « *Liberté-Dimanche* » du dimanche 22 décembre 1957, le critique littéraire veut bien, en ces termes aimables, aider notre Société et son Bulletin n° 11.

« Grâce au toujours si richement documenté *Bulletin des Amis de Flaubert* aux destins duquel préside avec une foi inégalable Jacques Toutain-Revel, la haute silhouette du Maître de Croisset surgit de nouveau. Dans une série d'articles qui ont la saveur de la vérité, l'accent de la sincérité.

» **VÉRITÉ.** Jamais peut-être autant que pour Gustave Flaubert, il aura été nécessaire de rétablir la vérité. Régulièrement, des Revues, des

hebdomadaires parisiens racontent à son sujet des âneries qui seraient quasi-sacrilèges si l'on ne savait qu'elles sont surtout le fruit précipité de l'ignorance. Ah ! la prudence normande qui, avant d'affirmer, va aux sources et aux racines ! C'est là le but des **Amis de Flaubert** ».

Un grand remerciement à la « Liberté-Dimanche » et à son aimable et si encourageant critique.



Madame Bovary en vedette

Figaro Littéraire du 28 décembre 1957.

Dans le « Figaro Littéraire » du 28 décembre 1957, M. Maurice Rat, un de nos fidèles adhérents, veut bien nous réserver un petit article sous le titre : **Madame Bovary toujours en vedette**, citant et commentant brièvement les textes contenus dans notre dernier Bulletin n° 11. Nous remercions M. Maurice Rat de sa bienveillance à notre égard.



L'année 1957

Paris-Normandie du mercredi 1^{er} janvier 1958.

Dans le « Paris-Normandie » du mercredi 1^{er} janvier 1958, le chroniqueur des événements de l'année 1957 débute ainsi sa **Chronique des Événements** : « L'année 1957 a commencé, entre autres, sous le signe du Centenaire de **Madame Bovary**. A cette occasion, une Exposition, qui réunissait de nombreux documents sur le chef-d'œuvre du grand romancier normand, a été présentée, les premiers jours de janvier, au Musée Gustave Flaubert de l'Hôtel-Dieu.

Les flaubertistes y ont trouvé la preuve qu'Emma Bovary gardait, après cent ans, la fraîcheur de la jeunesse ».

Nous sommes heureux de nous rappeler que l'année 1957 débuta, en effet, sous le signe de Flaubert et de sa **Bovary**.



Notre Bulletin

Revue des Deux Mondes du 15 janvier 1958.

Dans ses **Propos de la Quinzaine**, la « *Revue des Deux Mondes* » (15 janvier 1958) veut bien consacrer quelques lignes aimables à notre Société et citer, en référence, le sommaire du Bulletin n° 11. Nous remercions vivement la « *Revue des Deux Mondes* », qui nous réserve sa bienveillante amitié.



Les Cahiers Naturalistes, n°s 8 et 9, 1957

Les « **Cahiers Naturalistes** » (Bulletin de la Société Emile Zola) veut bien, en sa chronique littéraire, parler, en termes aimables, des activités de notre Société et de son Bulletin. Nous remercions la Société Zola et le rédacteur du Bulletin, notre ami et adhérent Pierre Cogny, de sa déférente et précieuse fidélité à notre égard.



LA VIE DE NOTRE SOCIÉTÉ

François-Roger-Lucien PEAUCELLE

Notre Société a été douloureusement affectée par la mort imprévue et rapide de François Peaucelle, enlevé aux siens, à l'âge de 20 ans et à la suite d'une crise de polyomyélite, alors qu'il séjourrait sur la Côte d'Azur et en vacances, le 16 septembre dernier.

François Peaucelle était doué des plus belles qualités d'esprit et de cœur. C'était un lettré sensible, ouvert à toutes les cultures et ayant voué à Flaubert et à son œuvre une admiration sans réserve. Il avait fait d'excellentes études au Lycée Corneille.

Lors de notre dernier concours littéraire Bovary, à l'occasion du centenaire du célèbre roman, et en février 1957, François Peaucelle avait obtenu le premier prix, après une composition de la plus haute valeur que nous avions été heureux de publier dans notre dernier Bulletin n° 11.

Aujourd'hui, c'est dans le Bulletin suivant que nous devons parler de ce jeune écrivain qui avait bien voulu nous honorer de sa bienveillante amitié, et nous sommes obligés d'employer des mots de deuil que nous n'aurions jamais souhaité même d'envisager. C'est un jeune destin qui s'achève, beaucoup trop tôt, ce qui augmente notre douloureuse émotion.

A sa famille, père, mère, frères et sœurs, nous offrons nos sentiments de tristesse et tenons à leur dire à quel point leur deuil est aussi le nôtre.

Cérémonie Verhaeren du 27 Novembre 1957

Le mercredi 27 novembre 1957, la Société des Amis de Flaubert, invitée par M. le Consul général de Belgique à Rouen et par les Sociétés Belges de Rouen, s'est rendue en délégation devant le Monument Emile Verhaeren, élevé à la mémoire du grand poète belge, décédé tragiquement à Rouen, le 27 novembre 1916.

Cérémonie Flaubert du Dimanche 15 Décembre 1957

Le dimanche 15 décembre 1957, comme les années précédentes, la Société des Amis de Flaubert s'est rendue, au Cimetière Monumental de Rouen, sur la tombe de la famille Flaubert et sur celle de Louis Bouilhet. Une gerbe de fleurs a été déposée sur la tombe de Gustave Flaubert par M. Toutain, Président de la Société.

La Société a à nouveau émis le vœu que la tombe voisine, celle des Roquigny-Flaubert, soit aménagée et entretenue par la Ville de Rouen comme celle des Flaubert.

Visite au Musée Guérin de l'eau

Le lundi 23 décembre 1957, la Société, invitée par le propriétaire de la péniche « Musée Guérin », amarrée près du pont Corneille, s'est rendue en délégation pour y visiter ce très curieux Musée contenant

reproductions de personnages historiques célèbres, en leur « comportements » classiques, de Roland à Roncevaux, jusqu'au bal musette de la Taglioni ; c'est une suite d'évocations du plus bel effet.

L'accueil réservé aux visiteurs par M^{me} Thomas, directrice du Musée-péniche, est à citer en exemple.

Promotions et Nominations

I. — Par arrêté en date du 24 décembre 1957 et dans la première Promotion de cet Ordre, notre Président, M. Jacques Toutain-Revel, a été promu Chevalier dans l'Ordre des Arts et des Lettres.

Cette distinction, qui récompense un long passé à l'œuvre flaubertiste, honore notre Président comme elle honore notre Société.

II. — M. Henry Lefai, un de nos fidèles adhérents, dont nous avons si souvent inséré les brillantes chroniques, nous annonce, dans une lettre du 15 novembre 1957, qu'il vient d'être reçu membre du Syndicat de la Presse Artistique Française. Les Amis de Flaubert lui adressent leurs compliments bien sincères.

Flaubert au Conseil Municipal de Rouen

La Société des Amis de Flaubert sollicite respectueusement chaque année, de la bienveillance du Conseil Municipal de Rouen, une légère subvention pour l'aider à vivre. Les demandes, sans doute, sont nombreuses et Flaubert ne saurait prétendre à l'exclusivité. Nous sommes heureux de publier ci-dessous le compte rendu des débats de la séance du 6 mai 1957, tel que publié dans le Bulletin Municipal de la Ville de Rouen.

I. Sociétés diverses et Sociétés sportives. — Subventions.

M^{me} Colette Privat. — C'est au sujet de la subvention allouée aux Amis de Gustave Flaubert. La subvention est reconduite cette année comme l'an dernier et je crois que l'Association n'a pas formulé d'exigence nouvelle, mais le Président me faisait part de ses difficultés et par suite d'une modestie que l'on comprendre bien, étant donné la manière toujours un peu réticente des Pouvoirs publics à accorder les subventions, l'Association, dis-je, n'a pas formulé d'exigence supplémentaire, mais si la Ville peut se montrer un peu plus généreuse, ce serait quand même bien venu, ne serait-ce que quelques milliers de francs supplémentaires. Vous voyez dans quel esprit je pose la question.

M. Albert Morel. — Je m'associe à cette demande.

M. le Maire. — Je vais prendre note de toutes vos demandes et à la fin de ce débat je vous inviterai à vous prononcer sur ces nouvelles demandes, étant entendu que vous resterez dans les limites du crédit de ce chapitre.

M^{me} Colette Privat. — Une fois n'est pas coutume, mais je souscris à la proposition de M. Lecanuët. Je propose que soit diminuée la subvention donnée à l'Etrier pour les raisons qu'il a avancées et que je fais miennes. Je demande que l'argent que nous lui retirons permette d'augmenter la subvention des Amis de Flaubert, notamment.

M. le Maire. — Personne ne demande plus la parole ? Maintenant, c'est terminé.

Vous avez demandé en supplément de ce qui est inscrit un supplément pour les Amis de Flaubert ; c'est 5.000 francs que vous voulez de plus ?

M^{me} Colette Privat. — Au moins.

Nous remercions M^{me} Colette Privat, une de nos fidèles adhérentes, professeur agrégée à l'Ecole Supérieure des Lettres de Rouen, et M. Albert Morel, un ami de longue date, lettré lui aussi, de leur courageuse initiative.

Autour des Tombes Flaubert-Roquigny

Nous avons eu moins de chance à propos des tombes Flaubert-Roquigny au cimetière Monumental de Rouen, et dans les circonstances que voici :

On sait que la tombe de la famille Flaubert, dans laquelle se trouve inhumé, à la gauche de la sépulture, Gustave Flaubert, et sur la demande de notre Société, est entretenue par la Ville de Rouen, à chaque pèlerinage annuel, en décembre. On se plaît à reconnaître le soin avec lequel a lieu cet entretien.

Devant la tombe de la famille Flaubert, se trouve celle de Ernest Roquigny, fils d'Adolphe Roquigny et petit-fils, par Adolphe Roquigny époux de Juliette Flaubert, de Achille Flaubert, frère de l'écrivain.

Or cette tombe, qui se trouve elle-même devant la tombe familiale Achille Flaubert-Julie Lormier, est actuellement dans un état d'abandon des plus regrettables.

S'agissant en l'espèce des Roquigny-Flaubert, neveu et petit-neveu de Gustave Flaubert, notre Société avait demandé à la Ville de Rouen si elle ne pouvait pas opérer le nettoyage de cette tombe Roquigny-Flaubert, voire même un discret et opportun aménagement. (*Lettre du 24 Juillet 1958*).

Par lettre en date du 23 septembre 1957, M. l'adjoint Delivet, chargé du service, avait bien voulu répondre favorablement, se contentant en outre de solliciter l'autorisation préalable de la famille Roquigny.

La famille Roquigny n'habite plus Rouen, et cette autorisation fut donnée.

Notre Président écrivit alors (25 octobre 1957, puis le 8 janvier 1958) à la Municipalité pour demander qu'un entretien eut lieu sur place, afin de bien délimiter ce qu'on entendait de part et d'autre par travaux de nettoyage et d'aménagement.

Or, à notre grande surprise, M. le Maire de Rouen, par lettre du 14 janvier 1958, a répondu ce qui suit :

VILLE DE ROUEN

SECRÉTARIAT GÉNÉRAL 47-58

14 Janvier 1958.

Monsieur Jacques Toutain-Revel,
Président des Amis de Flaubert.

Monsieur le Président,

Votre lettre du 8 Janvier a retenu toute l'attention du Conseil de la Municipalité qui a estimé que la Ville de Rouen ne pouvait, sous peine de créer un précédent dont ne manqueraient pas de se

prévaloir d'autres de nos concitoyens, procéder à l'entretien de tombes privées.

Je vous en exprime tous mes regrets et vous prie d'agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments distingués.

Le Maire, signé : J. CHASTELLAIN.

Ce n'est, bien sûr, pas la première fois que, dans l'histoire d'une ville, le maire désavoue son adjoint. Ce sont des choses devant lesquelles on s'incline, mais s'agissant de Flaubert, on ne peut qu'être désagréablement surpris de la réponse.

Un précédent ? Plût au ciel que des précédents de cet ordre tombassent fréquemment sur les villes françaises ! Quelle ville ne s'enorgueillerait-elle pas d'être le berceau d'un Corneille ou d'un Flaubert ? Et nous pouvons gager que celles qui le seraient n'hésiteraient pas à décider — dût-il en coûter quelque argent, et l'entretien d'une tombe ne coûte pas bien cher ! — l'aménagement d'une tombe illustre et de ses alentours.

Et nous ne pensons vraiment pas que les Rouennais puissent en toute décence soit protester contre le fait d'entretenir une tombe qui porte par hérédité et par seule hérédité le nom de Flaubert, soit se servir de ce précédent (ce qui serait entre nous un peu présomptueux) pour en demander l'application sur d'autres sépultures.

Puisque nous sommes seuls, nous agirons donc seuls, tout en constatant avec une certaine amertume combien la misère des grands hommes est pitoyable quand le souvenir lui-même s'efface de la mémoire des survivants.

Les Amis de Flaubert.

Compte rendus critiques et Littéraires

Madame Bovary a cent ans

Dans la Revue mensuelle « Europe » de juin 1957, plusieurs critiques analysent d'excellente façon *Madame Bovary* et en exaltent le centenaire.

Roger Veillé, en sa chronique intitulée *Madame Bovary a cent ans*, reprend les observations faites déjà par A.-F. Ivachtchenko dans son étude sur *Madame Bovary* en son ouvrage sur *Flaubert* (1), « entendant que l'écrivain ait sa place à côté de Balzac et de Maupassant, les deux écrivains de son temps les plus lus en U.R.S.S. ». Le critique y ajoute, en une quinzaine de pages, une étude très poussée sur les caractères des personnages de *Madame Bovary*, tels Homais, et dépeint la pensée de Flaubert qui, dit-il, « a un riche contenu philosophique, historique et social... »

Puis le même numéro reproduit la traduction d'un bel article de

(1) Paru au Tome II de l'Histoire de la Littérature Française (1956) et paru aussi en Extraits dans *Etudes Soviétiques* (mai 1956) et *Recherches Soviétiques* (n° 6, novembre 1956). Voir Bibliographie, Bulletin « Amis de Flaubert », n° 11.

Hans Meyer, intitulé *Un chef-d'œuvre du Réalisme Epique*, et dans lequel le critique allemand compare justement Emma Bovary à la Lady Macbeth, de Shakespeare.

Enfin, Charles Haroche clôt l'ensemble de ces études par des réflexions sur l'héritage flaubertien, où il indique avec la plus heureuse exactitude, l'influence de l'œuvre de Flaubert sur le roman contemporain, et conclut en ces termes, que « cette œuvre trouve un écho vivant dans le temps présent ».

A ces trois études est jointe une notice biographique concernant l'écrivain, ses activités personnelles et littéraires, et que l'on consultera avec le plus grand profit.

En résumé, soixante pages dont la lecture est de grand intérêt.



Les véritables Origines de Madame Bovary, par René Herval

M. René Herval qui, le dimanche 20 décembre 1953, fit à la Société Flaubert une conférence intitulée : « *Propos hérétiques sur Madame Bovary* » et publia dans les « *Etudes Normandes*, n° 45, du 1^{er} trimestre 1955, un article sur les origines du célèbre roman, vient de faire éditer, à la maison Nizet, à Paris, un copieux et remarquable ouvrage sur la question.

On sait que M. Herval, battant en brèche les affirmations de Maxime Du Camp et de Georges Dubosc, a bâti toute sa thèse sur l'in vraisemblance de leurs déclarations, prouvant ou tentant de prouver que Yonville-l'Abbaye, où Flaubert a situé les épisodes de son roman aux livres II et III, n'est point Ry, mais un village composite qui doit beaucoup à Forges-les-Eaux, où le romancier et sa famille séjournèrent, notamment en juin 1848, dans les circonstances d'ailleurs tragiques et où ils avaient de solides relations.

M. Herval ne se contente point d'affirmer ; il a eu la patience et le talent de prendre, phrase par phrase, la description de Yonville-l'Abbaye ; de prouver — en se servant, au surplus, du schéma tracé par Flaubert lui-même en ses *Brouillons* — que le village de Ry, pour tout charmant et très romantique qu'il soit, ne saurait correspondre à ce Yonville que l'écrivain fixe lui-même en l'arrondissement de Neuchâtel et aux confins de la Normandie, de la Picardie et du Vexin.

La description du village, celle de l'église, de la « place verte », du cimetière, de la grande place où se trouvent l'auberge du Lion d'Or et la pharmacie Homais, correspondent peu à la « grande rue, longue d'une portée de fusil », de la charmante localité ryoise ; la maison du notaire dont la façade est blanche et dans le jardin de laquelle se trouve « une statue en plâtre d'un Amour qui met le doigt sur la bouche pour y taire un secret », se retrouvent plus à Forges qu'ailleurs ; la côte des Leux, la Pâtüre, les chênes de la forêt d'Argueil sont visibles encore en la cité brayonne et l'ambiance se situe plus, à coup sûr, hors de Ry que dans ses murs.

Est-ce à dire que tout coïncide exactement ? M. Herval n'a certainement pas la prétention de crier à son tour, tel Flaubert sur le Djebel Aboucir : « *Euréka !* — Voici la solution tant cherchée depuis 1890 ! » Il y a évidemment des lacunes et des empêchements sérieux à une assimilation à la Procuste, mais il n'en demeure pas moins que le mérite

de M. René Herval, c'est d'avoir appliqué à une exégèse la méthode cartésienne ou réaliste qu'appliquait précisément Flaubert.

Quant aux personnages, M. Herval n'a aucune peine de démontrer combien leur assimilation à des prototypes que la génération précédant la nôtre a connus, est dangereuse. On sait aujourd'hui que Rodolphe Boulanger dit de la Huchette n'a aucun rapport avec Louis-Gabriel Campion, que Homais — encore ressemblât-il à Jouanne fils — n'a rien à voir avec Jouanne père, le pharmacien de l'époque, et que ni le père Thérain, ni Augustine Ménage, encore qu'ils aient connu Delphine Delamare, ne pouvaient pas dire grand'chose en ce qui concerne Emma Bovary. Même cette dernière, grande dame, romanesque et sensuelle, dépasse de loin la blondasse Delphine, dont la courte vie fut aussi quelconque que monotone. Mais, dira-t-on, où Flaubert, qui n'inventait rien, a-t-il pris ses personnages ? A part, peut-être, Charles Bovary qui, effectivement, a quelques traits communs avec le pauvre Eugène Delamare, il est de loyauté de répondre que nous n'en savons rien et que ces héros, s'ils ne sont point sortis tout armés du cerveau de l'auteur, doivent leurs origines à de multiples types, parmi lesquels — le Bovary, c'est moi ! — l'auteur lui-même figure en bonne place.

Tel est le livre, encore une fois, des plus instructifs, de M. René Herval. L'édition a été bien accueillie et les flaubertistes en feront leur profit certain.



Madame Bovary. — Clubs des Libraires de France. —

Préface par M^{me} Marie-Jeanne Durry. Edition 1957

Une magnifique et toute récente édition du roman avec une excellente préface de M^{me} Marie-Jeanne Durry sur les origines de *Madame Bovary*, les caractères du roman et la composition de Flaubert. L'édition a été rapidement épuisée.



Guy de Maupassant. Conseils à une Femme de Lettres

Sous ce titre, la Société des Amis de Maupassant vient de publier, par les soins diligents de Maurice d'Hartoy, une étude détaillée d'une lettre écrite par Guy de Maupassant (et même de plusieurs lettres) à une « apprentie romancière » dont le nom, jusqu'ici, n'a pas été révélé, mais qui lui fut recommandée — avec manuscrit à l'appui — par Jeannine Dumas, fille cadette d'Alexandre Dumas fils, l'auteur de la *Dame aux Camélias*.

Maupassant qui, on ne sait pourquoi, n'aimait guère les femmes de Lettres (il faisait exception pour George Sand), conseille à la jeune apprentie de n'écrire aucun roman et de ne confier aucune ligne à un journal. Et il censure le manuscrit à lui remis, sans qu'on sache si la candidate femme de Lettres suivit ou non son conseil.

Cet ouvrage est présenté avec le plus grand soin, avec goût même, voire avec luxe. Maupassant avait trop de respect pour Flaubert pour qu'à notre tour, dans le sillage du Maître de Croisset, nous n'hésitions pas à complimenter Les Amis de Maupassant de leur remarquable initiative.



**Madame Bovary. — Club des Bibliophiles de France.
1953-1954. — Introduction de M. Edmond Pognon**

Le Club des Bibliophiles de France a publié, il y a déjà quelque temps — mais c'est récemment que nous en avons eu connaissance — une édition bien présentée et illustrée avec goût de *Madame Bovary*.

Cette édition, qui semblait se suffire à elle seule, est préfacée d'une Introduction de M. Edmond Pognon. Le fait « d'introduire » une œuvre est décidément à la mode ; il s'explique quand l'Introduction apporte des éléments critiques qui aident à étudier ou à comprendre les sources du roman ; elle ne s'explique plus quand c'est une occasion pour l'auteur de donner son avis personnel sur la genèse et sur la valeur d'une œuvre.

C'est cette dernière voie qu'a choisie M. Edmond Pognon. Il semble même avoir connu Emma Bovary, puisque, dès la première ligne, il affirme : « Madame Bovary a existé. Elle se nommait, dans la vraie vie, Madame Eugène Delamare, née Delphine Couturier... » Il n'hésite point à lui donner vingt-trois ans le jour de ses noces qu'il fixe en 1843, alors que chacun sait que Delphine Couturier avait 17 ans 1/2 quand elle épousa Eugène Delamare, et que le mariage eut lieu le 7 août 1839 et non pas en 1843.

Puis M. Pognon tance vertement ceux qui examinent les origines du roman, qu'il traite de « pullulants exégètes... », qui mettent en vedette plus d'un détail ignoré par Flaubert et dont ces incoercibles fureteurs ont su faire leur profit... ».

Nous ignorons dans quelle catégorie se range M. Pognon, mais cela ne l'empêche nullement d'affirmer la parfaite concordance entre la diligence vue et décrite par Flaubert, en haut de la côte de Boisguillaume, près Rouen, et la diligence qui faisait le trajet entre Ry et Rouen, car « on conserve encore aujourd'hui une photographie de Thérain et de sa femme » et aussi la parfaite concordance entre Yonville-l'Abbaye et Ry, car le romancier « a exactement décrit Ry », ne s'appesantissant pas sur d'autres concordances, car, dit-il, « pour en épuiser la liste, ce serait un fastidieux travail pour lequel il faudrait en écrire presque aussi long que le roman ».

Pauvres exégètes ! Les voilà durement traités ! Et pourtant, nous en savons qu'ils n'ont rien de « pullulants » et pour lesquels, n'en déplaise à M. Pognon, les recherches n'ont aucun caractère de profit ! Encore une fois, chacun est libre de donner son opinion sur *Madame Bovary*. Déplorons seulement cette méthode de travail, qui consiste à associer son nom à celui d'un grand auteur et d'une grande œuvre, pour en tirer quelques lignes où se décèle, à côté d'erreurs regrettables, une sévérité parfois injuste.

Une édition critique de *Madame Bovary*, à l'occasion du Centenaire du roman, eut été souhaitable ; on se serait contenté d'une courte notice de l'éditeur, et des indications glanées dans le texte eussent été nécessaires et suffisantes. Cette édition eut peut-être coûté quelque prix, mais le résultat en eut été aussi profitable pour les lecteurs, que respectueux à l'égard d'une des plus belles œuvres de la littérature française.

**Au Pays de Madame Bovary, par Géraud Venzac. —
Ed. La Palatine, 1957**

Quel que soit le désir que nous en ayons, il est difficile de dire que ce livre est un bon livre.

M. Géraud Venzac, après tant d'autres, s'est penché sur le problème des « sources » de *Madame Bovary* ; mais là où nous aurions voulu trouver un sérieux travail d'exégèse, nous ne trouvons qu'un mêli-mêlo de tous les racontars qui ont précisément tant embrouillé cette question, de plus en plus difficile à résoudre, des origines du célèbre roman.

Tour à tour, les affirmations de Georges Dubosc, D^r Brunon, Georgette Leblanc, E. Leroux, E. Deshayes, Feuquère sont reprises, cataloguées, exaltées ; les déclarations du père Thérain, d'Augustine Ménage, sont remises au premier plan, mais l'auteur s'embrouille lui-même, tâtonne, hésite et finalement ne conclut rien.

Accordons lui qu'il est difficile, sinon impossible de conclure en pareille matière. Bien malins seront ceux qui pourront nous dire ce qui s'est passé dans la tête de Gustave Flaubert quand il écrivait, combien péniblement, son génial roman. Mais nous aurions aimé trouver ici, alors qu'on a tout de même de sérieux éléments pour analyser l'œuvre, à défaut de la synthétiser, autre chose qu'un inventaire soigneusement établi de tous les documents connus à ce jour, dont la plupart, il faut avoir le courage de le reconnaître, n'ont qu'une valeur à peine anecdotique.

L'histoire est une science, l'histoire littéraire, elle aussi, en est une, et la science requiert un impitoyable échenillage de tout ce qui, de près ou de loin, sent la légende, cette grande contaminieuse de l'histoire. Avant de savoir ce que Yonville peut devoir à Ry, ou ce que les Bovary peuvent devoir aux Delamare, il faut écrire la géographie, celle de Yonville, et l'histoire encore plus réelle des Delamare. Qui ne se livre à ce travail préliminaire est dans l'impossibilité d'étayer quoi que ce soit. Que M. Géraud Venzac accepte de lire, dans nos Bulletins, les précieuses et précises analyses de M. Gaston Bosquet sur les *Prototypes* traditionnels de *Madame Bovary* (et M. Bosquet est attaché à Ry) et il verra avec quel soin sont écrites les biographies des personnages, qui, eux, ont vécu. Cette analyse faite, on peut alors aisément rapprocher le calque du roman des éléments certains et voir d'un simple coup d'œil ce qui « colle » ou ce qui « ne colle pas ». On est soi-même son propre censeur et l'exégèse reprend alors toute sa vigueur et sa raison d'être.

M. Géraud Venzac a choisi, semblant ne vouloir heurter personne, une méthode d'exhumation de tout ce qui a été dit et pensé en la matière, à cent ans du roman, à soixante-dix ans des premières « révélations », c'est un peu périmé. La science, de nos jours, est encore une fois terriblement et exclusivement objective ; le temps a passé, décantant de lui-même son vin de vérité, et si nous voulons, les uns ou les autres, nous attacher à une œuvre immortelle, il faut avoir la ferme volonté de substituer à l'imagination ou à l'hypothèse, dans le sillage de la méthode cartésienne, la certitude ou la réalité.



Lettres inédites de Flaubert et de Bouilhet à Jean Clogenson

Dans le numéro de la « Revue de l'Histoire Littéraire de la France » (janvier-mars 1957), M. le chanoine Léon Letellier publie une remarquable étude, avec des documents à lui remis par le colonel Georges

Clogenson, de Londres, sur les relations d'entre Flaubert, Bouilhet et Jean Clogenson (1785-1876), qui fut conseiller à la Cour d'appel de Rouen et grand ami de la famille Flaubert.

La correspondance d'entre Flaubert, Bouilhet et Clogenson est pleine de renseignements et d'anecdotes sur les familles et sur l'époque, ainsi que sur les fortunes et infortunes diverses des pièces de Bouilhet sur les théâtres de Paris (Madame de Montaray, Mademoiselle Aissé).

Excellent article, court et documenté.

*
**

Flaubert et Huysmans au Château de Barbe-Bleue

Avec sa grande science ordinaire, M. Pierre Lambert, secrétaire général de la Société Huysmans, publie dans « Le Bayou », University of Houston, Texas (U.S.A.), hiver 1956, n° 68, un article du plus vif intérêt où il rapproche les deux grandes silhouettes de Flaubert et de Huysmans, à propos du château de Barbe-Bleue, situé à Tiffauges (Vendée). On sait que Flaubert et Maxime Du Camp, au printemps de l'été de 1847, firent un voyage en Bretagne, Vendée et Basse-Normandie, et se rendirent notamment aux ruines du château de Tiffauges, appartenant, au 15^e siècle, au trop célèbre Gilles de Rais, brûlé à Nantes, le 25 octobre 1440, comme assassin, sorcier et athée. Précisons que Gilles de Rais (ou de Retz) s'adonnait au satanisme, et Huysmans, après Flaubert, qui raconta ce voyage dans *Par les Champs et par les Grèves*, évoqua la mémoire de l'inférieur sorcier dans son célèbre roman *La-Bas*, après s'être, lui aussi, rendu à Tiffauges, en septembre 1889.

Ce rapprochement est à noter ; remercions notre ami Pierre Lambert de l'avoir fait en termes brillants.

*
**

Madame Bovary aux Abruzzes

Sous ce titre, M^{me} Geneviève Gennari, dans la « Revue des Deux Mondes » du 15 février 1958, écrit un article documenté sur le récent roman de Alba de Cespèdes, paru en 1957, sous le titre : *Elles*. L'héroïne du roman, Alessandra, y est comparée à Emma Bovary. Il y a de bonnes choses dans cet article, mais aussi quelques erreurs, comme celle-ci : « Maintenant qu'on est sûr que Emma Bovary, c'est Louise Pradier, c'est le véritable modèle ».

Eh non ! chère Madame. On n'est pas sûr du tout ! M^{lle} Leleu, elle-même, qui a attiré l'attention des flaubertistes sur certaines ressemblances entre les deux femmes, s'est bien gardée de l'affirmer. Que Flaubert, quand il a dû s'occuper des embarras financiers de la Bovary, se soit souvenu que Louise Pradier (qui n'était ni pauvre, ni abandonnée) avait eu, sous puissance maritale, quelques déboires d'argent, c'est possible ; mais les caractères des deux femmes sont tellement différents, leurs situations furent tellement contraires, que la certitude de M^{me} Gennari ne peut guère être partagée.

Encore une fois, l'histoire est une science, l'histoire littéraire en est une également. Et une hypothèse ne peut pas se transformer en certitude.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Ouvrages

- Gustave FLAUBERT. — *Madame Bovary*. Edition accompagnée d'une Iconographie par René Dumesnil. Club des Libraires de France, 1955. « Collection des Livres de Toujours », n° 9.
- Sergio CIGADA. — *La Musa di Flaubert*. Notes Iconographiques. « Aevum », juillet-août 1957.
- Laurence E. HARVEY. — *The ironic Triumph of Rodolphe*. « French Review », décembre 1956.
- Gustave FLAUBERT. — *Trois contes*. Nouvelle Edition. « Les Belles Lettres », 1957.
- Géraud VENZAC. — *Au Pays de Madame Bovary*. Editions « La Palatine », Plon, 1957.
- René HERVAL. — *Les véritables Origines de Madame Bovary*. Editions Librairie Nizet, Paris, 1957.
- Gustave FLAUBERT. — *Madame Bovary*. Introduction par M. Edmond Pognon. « Club des Bibliophiles de France », 1953-1954.
- Guy de MAUPASSANT. — *Conseils à une Femme de Lettres*, 1957. Editions de la Société des Amis de Maupassant, 60, rue Vaneau, Paris-7^e.
- Gustave FLAUBERT. — *Madame Bovary*. Préface par M^{me} Marie-Jeanne Durry. Editions Club des Libraires de France, 1957.

II. — Articles

- Flaubert, Créateur de Formes, par W. Von Walburg, dans « Sprache und Mensch ». Edition Franke, Berne (Suisse), 1956.
- Verlaine, Flaubert, Rimbaud, par Daniel A. Degraaf, dans la « Revue Newphilologues », 39^e année, n° 4, du 1^{er} octobre 1955, p. 308-310. Editions Wollers, à Groningue (Hollande).
- Mallarmé, tributaire de Flaubert, par Daniel A. Degraaf, dans la « Revue Newphilologues », 40^e année, n° 4, du 1^{er} octobre 1956, p. 314-315. Editions Wollers, à Groningue (Hollande).
- Le même numéro contient une critique de la correspondance de Flaubert, par P. Bellaunay, p. 320-323.
- Flaubert, Madame Bovary, le Cinéma, un article par René Jeanne, dans la Revue « Levende Talen », édité en Hollande, p. 483-485, n° 191, octobre 1957.
- Au Pays de Madame Bovary, par C. Besnier. « Les Cahiers Français », avril 1957.
- Le Roman des Grandes Œuvres, par R. Dumesnil : Madame Bovary. « Nouvelles Littéraires », 25 avril 1957.
- Pour le Centenaire de Madame Bovary, par Aimé Dupuy. « La Presse Médicale », 25 mai 1957.
- Monsieur Flaubert, par Henri Guillemain. « L'Express », 17 mai 1957.
- Réflexions sur l'héritage Flaubertien, par Charles Haloche. « Europe », juin 1957.
- L'autre Madame Bovary, par Hené Herval. « Artaban », 19 avril 1957.

- Pourquoi j'ai écrit les véritables Origines de Madame Bovary, par René Herval. « Les Cahiers Naturalistes », n° 7.
- Flaubert et George Sand. Reclassement de leur correspondance. « Bulletin du Bibliophile », 1957, n° 6.
- Littérature et Discographie, par R.-G. Lafon. « Education Nationale », 20 juin 1957.
- Flaubert le Mystique, par François Mauriac. « Figaro Littéraire », 11 mai 1957.
- The Limitations of Flaubert, par Vivian Mercier. « The Kenyon Review », Summer 1957.
- Un Chef-d'œuvre du Réalisme épique, par Hans Meyer. « Europe », juin 1957.
- Etat présent de notre connaissance de Flaubert, par Pierre Moreau. « Informations Littéraires », mai-juin 1957.
- Flaubert, René Just Hairy et Cuvier. « Annales de Normandie », mai 1957.
- A propos d'un Centenaire : Madame Bovary, par P.-H. Simon. « L'Anneau d'Or », mars-avril 1957.
- Un Episode nouveau de la Guerre de Madame Bovary (un document inédit). « L'Enseignement Chrétien », juin-juillet 1957.
- Madame Bovary. — T. L. S., 12 avril 1957. C. R. de A. Thorlby. « Gustave Flaubert and the art of réalisme », London, 1957.
- Madame Bovary a cent ans. Dans « Europe » 1957, par Roger Veillé.
- Les Cahiers Naturalistes, 3^e année, 1957, n° 8 et 9. Discours prononcés à la manifestation E. Zola, à Médan, en octobre 1957.
- Lettres inédites de Flaubert et de Bouilhet à Jean Clogenson, par le Chanoine E. Letellier. Revue de l'Histoire littéraire de la France. Janvier-mars 1957.
- Flaubert et Huysmans au Château de Barbe-Bleue, par Pierre Lambert, dans le « Bayou », hiver 1956, n° 68. Université de Houston, Texas (U. S. A.).
- Madame Bovary aux Abruzzes, par Geneviève Gennari. « Revue des Deux-Mondes », 15 février 1958.



Ajouter à cette Bibliographie, les articles de presse dont il est fait mention dans le présent Bulletin à la rubrique : Autour de Flaubert et de son Œuvre.



ERRATUM

Dans la Bibliographie du dernier Bulletin (n° 11), lire :

ALEGRE (Jacques). — L'Art de Gustave Flaubert. Technique, Art, Sciences. Décembre 1956, au lieu le décembre 1955.